# LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 215 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 18 Octobre 1962


## LES «CADRES»

**LES cadres se plaignent amèrement de la condition qui leur est faite dans la société. Ils sont lésés, paraît-il, si l'on tient compte des services qu'ils rendent à celle-ci.**

**Ayant toujours contesté une valeur quelconque à ces éléments parasitaires, dont l'existence est totalement injustifiée, nous nous garderons bien de les suivre.**

**Faisant abstraction de tout sentiment moral qui honore l'homme, le cadre n'a dans la vie qu'un but : ARRIVER, et il y parvient ; le plus souvent à force de bassesse. L'espionnage, l'hypocrisie, la calomnie sont ses armes favorites, et drapé dans sa vanité et son orgueil, car il n'a pas une mince opinion de son insignifiante personne, il professe, à l'instar de l'ancienne noblesse, un profond dédain pour tout ce qui lui est subalterne, compensé, il est vrai, par une platitude sans exemple devant ses supérieurs hiérarchiques.**

**Qui les a étudiés, objectivement et en toute impartialité, ne nous contredira certainement pas, et si la chose se peut, le cadre est encore plus écœurant que le patron qui, ne l'oublions pas, malgré sa tendance de plus en plus marquée à se réfugier dans l'anonymat, n'en demeure pas moins l'ennemi numéro 1 du véritable producteur.**

**Dans l'industrie privée qui comporte encore un certain nombre d'ouvriers dont « la tête est près du bonnet » et où un coup de marteau ou de barre de fer part parfois plus vite qu'on ne le voudrait, le cadre demeure assez circonspect, mais si vous avez le malheur de tomber sous sa coupe dans une administration ou un service public, gare à vous ; il sait que les réactions violentes des subordonnés y sont beaucoup moins à craindre, et il abuse largement.**

**La prétention des cadres qui se considèrent l'élément moteur de la production, de l'entreprise, du service public, a été pour une bonne part importée des U. S. A. où existe une tendance très marquée chez les ouvriers, de leur devoir beaucoup de reconnaissance parce qu'ils mettent au service de la société « l'immense somme de leurs connaissances » ; ce qui est parfaitement faux.**

**On semble en effet trop porté à confondre cadre et technicien, bien que dans la presque totalité des cas, il n'y ait aucun rapport valable ; mais cela est une autre histoire.**

**Le cadre a un travail de gestion, axé sur la satisfaction du profit des actionnaires de l'entreprise, sans oublier le sien propre, et il serait fort possible de se passer de ses services. O a vu en effet pendant de longues années, et on voit encore fonctionner des entreprises, et des communautés de productions multiples, d'une façon parfaite sans l'intervention d'aucun cadre, ce qui prouve bien leur inutilité.**

**Malheureusement, les us et coutumes archaïques et les slogans imbéciles, tel celui prétendant qu'il y a toujours eu des patrons et des chefs et... qu'il y en aura toujours », sont là pour prolonger encore longtemps l'existence de ces poids morts qui seraient bien plus profitables s'ils étaient réincorporés dans la production concrète.**

**Car le cadre n'est presque jamais — ce qui ne justifierait pourtant pas son existence — l'élément d'une classe exceptionnelle qu'il prétend être. C'est au contraire le plus souvent un individu qui s'est révélé incapable de décrocher les diplomes lui permettant d'atteindre le but qu'il envisageait. Dans la plupart des cas c'est un fils à papa, car les études coûtent très cher et l'enseignement gratuit à tous les échelons... c'est pour demain ; à moins que ce soit un pistonné, ou les deux à la fois.**

**Que ces fils de bourgeois aient les dents longues n'est pas extraordinaire, mais où ils dépassent la mesure c'est quand ils se prétendent désavantagés sur le plan de la rémunération ; il est en effet admis par tout initié, que le pouvoir d'achat des cadres augmente moitié plus vite que celui des ouvriers.**

**Le déséquilibre qui en résulte réduit la plupart de ces derniers à la portion congrue, alors que leurs dirigeants nagent dans l'opulence ce qui est absolument inadmissible dans une société, qui telle la nôtre, se prétend harmo-**

(Suite page 2.)

## NOTRE COMBAT

L'homme normal tente, dans l'organisation de sa vie privée, à ne pas recommencer une erreur qui lui a porté préjudice, il tente, également, d'éviter le renouvellement d'erreurs dans l'accomplissement de sa vie professionnelle. Il tente de se perfectionner. Il participe ainsi à l'amélioration des conditions de sa vie familiale et aux progrès dans l'industrie, le commerce, l'agriculture. Il autorise la réalisation d'une production plus abondante, plus facile, plus riche. Mais, s'il apporte toute son attention à l'élévation du progrès technique, il reste primitif dans le domaine philosophique. Il entend confier sa destinée à des autorités, à des croyances. Il aspire à se soumettre à un chef qui pensera et décidera pour lui. L'évolution sociale se trouve freinée par son respect aux croyances, à l'autorité. Et cette soumission servile à l'autorité qui use et abuse de sa faiblesse, de son manque de dignité, interdit l'élévation de l'homme à la liberté. « Nés dans l'esclavage, il ne vient pas à l'esprit des hommes qu'il puisse en être autrement, et c'est ainsi qu'ils acceptent, avec la docilité qu'on sait, l'abjection d'obéir et ils ne sont plus qu'un ignoble troupeau passif et bêlant. Honte sur eux qui, hors quelques irrémédiables rebelles, ont oublié la loi même de leur nature : la liberté. » — *Etienne de la Boëtie.*

Le mysticisme politique et le mysticisme religieux interdisent toute élévaton de l'homme vers la liberte. L'homme entend demeurer soumis à des principes enseignés depuis son enfance, dont il sent, parfois, toute l'injustice, toute la cruauté. mais qu'il admet et favorise parce qu'il ne peut s'échapper d'un atavisme qui lui fait accepter comme naturelles l'autorité, la loi, même quand celles-ci reposent sur le mensonge, l'hypocrisie, l'esclavage, la violence.

La résignation de l'homme, qui l'autorise à l'acceptation de l'esclavage, ne peut être taxée de fatale, car tout homme : le berger sur la montagne, le manœuvre à l'usine, le mineur au fond de sa galerie, a conscience de l'injustice. Si les hommes ne se révoltent pas, s'ils ne tentent pas de se révolter, s'ils demeurent soumis, s'ils reconnaissent un esclavage déguisé, c'est qu'ils ne possèdent pas le courage de se révolter, de se grouper, de revendiquer leur droit à la vie sur la base de l'égalité, la jouissance de la liberté pour tous ; c'est qu'ils possèdent des âmes d'esclaves et ne sont bons qu'à travailler, produire sans cesse et toujours davantage pour le plus grand profit des maitres.

Tout le problème d'une véritable révolution, libérant le travailleur de l'esclavage, de la violence, repose sur la qualité de l'homme. L'accès à cette qualité ne peut être que le fruit d'améliorations successives apportant à l'homme, étape par étape, l'élévation à une véritable morale, morale de l'individu apportant ruine à la morale criminelle des Etats.

Cette évolution progressive de l'homme est la marche naturelle et invincible de la révolution. La réalisation du statut de l'objection de conscience, par exemple, autorisera l'individu à ne plus pratiquer la violence légalement, ce statut créera une pratique qui se généralisera et aboutira normalement, sous un temps plus ou moins long, à la fin de la conscription, situation qui enrainera, par la suite, l'abandon de la violence. Nous devons donc accomplir la grande révolution mondiale de la liberté par étapes, par petites étapes, certains ainsi de parvenir dans un temps éloigné, avec la totalité des peuples, au but que nous poursuivons.

On ne modifie pas une société basée sur la violence par une révolution brutale de quelques jours ; on ne peut effacer des siècles d'erreurs, de mensonges, de crimes, d'un trait de plume. Il faut remonter le courant, faire la conquête de l'homme, ce qui autorisera l'établissement d'une société humaine, égalitaire, fraternelle. Toutes les autres révolutions qui empruntent aux pouvoirs précédents la violence et l'autorité ne peuvent apporter aux hommes que violence, autorité, reconduction de l'esclavage, le peuple change de maîtres mais le mal subsiste.

Prendre les armes pour l'obtention du pouvoir et de l'autorité n'est pas la révolution. La révolution implique un changement total de l'homme. Amener un homme à réaliser l'erreur de sa vie, en faire un homme libre, brisant, lui-même, les chaines de son esclavage est une victoire pour la révolution de demain. Appliquons-nous donc, chacun dans notre sphère, à libérer des hommes de tous les enseignements néfastes des Etats. Donnons aux esclaves le courage de la révolte, autorisant la libération individuelle. Groupons les hommes libres pour constituer les premières forces invincibles et pacifiques de la révolution. Par le syndicalisme, la grève, la non-action, arrachons à tous les pouvoirs existants des fragment de liberté et d'égalité, pour parvenir à une civilisation réelle. C'est tout notre combat. C'est tout ce que nous pouvons présentement faire. C'est tout ce que nous devons faire.

RENE VILLARD

## SYNDICALISME SOCIALISTE S. F. I. O.

« La Nation Socialiste » est un mensuel officieux, sinon officiel, du parti socialiste S. F. I. O. Le directeur politique en est Auguste Lecœur, le directeur de la publication, André Vernisse. Nombre d'articles sont de premier ordre, tant du point politique que syndicaliste. Toutefois, du point de vue libertaire, il y a amplement matière à critique, surtout dans ce numéro 57 d'août 62, et vous comprendrez tout à l'heure pourquoi. D'André Vernisse, les Premières Réflexions, à propos des Conférences Régionales Ouvrières, sont à retenir. Il s'agit d'observations justes et objectivement présentées et parfois d'une sorte d'auto-critique fort pertinente. En voici, quelques passages, tout au début :

*«D'abord, et avant tout, personne ne l'a mise en cause l'absolue nécessité pour le Parti de se retremper dans la classe ouvrière. Il a perdu, nul ne l'ignore, une partie de son support ouvrier. Que la cause en ait été l'exercice du pouvoir, et les difficultés de tous ordres qu'il entraîne et qui n'ont pas été assez expliquées...* »

Eh oui, camarade Vernisse, l'exercice du pouvoir en est une des causes, et, à notre avis, c'en est même la principale. Surtout quand ce pouvoir, nonobstant les difficultés de tous ordres qu'il entraîne s'exerce dans un sens autre et parfois opposé, à celui que les militants de la base sont en droit d'attendre. Mais quand donc ceux-ci seront-ils convaincus que le pouvoir sera toujours le pouvoir de quelque côté qu'il paraisse pencher et quels que soient les individus appelés à l'exercer ?

A cette première cause, l'auteur en signale une autre, destinée sans doute, dans son esprit, à minimiser d'autant l'action néfaste des élus socialistes amenés au pouvoir à certains moments. La voici :

« *Le refus de la part des syndicalistes démocrates de prendre des responsabilités... Obtenant telle ou telle réforme, ils en remettent l'application entre les mains du gouvernement ou des patrons...* »

Très juste, camarade, et judicieusement défini. Mais n'est-ce pas le défaut inhérent au syndicalisme de parti, toujours obligé, en dernier ressort, d'abandonner son contenu révolutionnaire au profit du « sens des réalités » prôné par le parti, quel qu'il soit ?

Notons en passant, que ces syndicalistes remettant l'application des réformes au gouvernement ou au patronat n'on pas le choix, tant que ces deux organismes existeront. A moins de pratiquer l'action directe, mais, alors, gare au parti, gare aux C. R. S.

Plus loin, notre homme, parlant de la C.F.T.C., écrit ceci :

« *Reposant sur une plateforme idéologique solide — la conception chrétienne de la société — la CFTC peut rassembler autour d'elle des travailleurs avides d'efficacité, chez qui la crainte de la dictature communiste l'emporte sur celle que peuvent lui inspirer les conceptions totalitaires de l'Eglise romaine. Devant cette activité conquérante, que font nos camarades de « Force Ouvrière » ? Il semble qu'ils se maintiennent correctement, mais dans cette conjoncture, qui n'avance pas, recule. Le syndicalisme de « Force Ouvrière », celui qui nous intéresse essentiellement, étant de même nature que nous, doit se renouveller tant sur le plan idéologique que sur celui des méthodes. Héritier de certaines traditions anarcho-syndicalistes fort respectables par la sincérité et l'idéalisme qui les animaient, mais dangereuses pour l'action : des mots, des phrases, des discours... la révolution... le prolétariat... le drapeau rouge... la prison et le romantisme; la Confédération doit se débarraser de ce qui reste de cet esprit.* »

Ben, mon colon, il n'y va pas de main morte le camarade socialiste, car, ne l'oublions pas, c'est un camarade socialo qui parle. Pourtant, reconnaissons-le, il a raison, mille fois raison. Car, n'est-ce pas, et nous en sommes tous convaincus, ici, ces traditions anarcho-syndicalistes sont fort dangereuses, surtout pour l'action réactionnaire et souvent belliqueuse du parti, celui-ci fut-il baptisé « socialiste ». Et dangeureuses aussi pour l'organisation interne de ces syndicats-partis, où les militants de base ne sont comptés que pour de simples cotisants. Et dangereuses encore pour les secrétaires appointés de toutes sortes, sans oublier messieurs les membres des Comités d'Entreprise.

Vite, débarrassez-vous du peu qui vous reste d'esprit révolutionnaire, camarades syndicalistes de F. O. et devenez des braves petits cotisants calmes et disciplinés... et réformistes ; et surtout n'oubliez pas le prolétariat, le drapeau rouge..., des mots, des mots et... des maux pour le parti.

Mais ont-ils bonne mine les camarades anarchistes militant à F. O. dans le but d'insuffler à cet organisme sclérosé un peu du souffle révolutionnaire qui fut celui de l'ancienne C.G.T. ou de la C.N.T. espagnole ? Et cette volée de bois vert ne va-t-elle pas les inciter à se retirer de ce troupeau de réformistes à tous crins ?

Un peu plus loin, nous lisons ceci :

« *La situation du syndicalisme socialiste, entre l'aventure communiste et la démagogie — à caractère anticommuniste — de la C. F. T. C. n'est guère facile. Les deux confédérations semblent le vouloir constamment déborder; les communistes parce que tout ce qui est agitation les favorise, du moins tant qu'ils la dirigent, la C. F. T. C. parce qu'elle veut « tourner par la gauche » voulant en cela faire oublier la philosophie conservatrice de la patronne spirituelle, l'Eglise catholique...* »

Pauvres syndicalistes socialistes ! Quelle position inconfortable est la leur, en effet, entre la C. G. T. et la C. F. T. C. Coincés entre deux Eglises, qu'ils sont, et peu enclins ni désireux de se dégager, sans l'autorisation de leurs chers camarades SFIO !

Mais qui les a conduits là ? N'est-ce pas certains de ces hommes politiques socialistes qui, après la scission avec la C. G. T. les ont canalisés adroitement vers le syndicalisme de tout repos, avec, comme mot d'ordre, cette simple phrase : « Il faut lutter, il faut revendiquer, mais, surtout, pas de vagues ».

BLANQUET

## PANORAMA D'ESPAGNE (1)

Il déploie le drapeau, lui fait exécuter de multiples moulinets, puis enfin le couche déployé devant lui, face à l'hostie consacrée. Pendant ce temps, les soldats sont au garde à vous, armes hautes. Les haut-parleurs, placés en tous points de la ville, hurlent « à gueule que veux-tu » chaque fois que l'homme plie son genou et le met à terre. L'homme du peuple tenant en main le drapeau du peuple, fait à ce moment acte d'adoration à Dieu, notre saint père, et acte de soumission à notre sainte mère l'Eglise, protégée par l'armée et défendue par elle. Tout ceci, pendant que des musiciens de St-Sébastien jouent des airs de circonstance. Les photographes, devant reproduire sur la presse ces manifestations, sont nombreux.

Ensuite, le cortège retraverse les rues pour enfin se disloquer devant l'église. On se rend compte que le sabre et le goupillon vont bien de pair. Assister à de telles mascarades donne des nausées.

Autre coutume, dans un autre village :

Toujours quelque part en Navarre, toujours pour le Corpus-Christi ou Fête-Dieu. Messe dite et dejeuner tardif, se terminant peu avant l'heure des vêpres. Déjeuner sûrement copieux pour le curé, pour les riches et notables du lieu, à voir leur trogne lorsqu'ils se rendent aux vêpres. Celles-ci terminées, vers 5 heures et demie, le curé et les notabilités se rendent à l'ayuntamiento ou mairie, pour un simple goûter — c'est jour de fête — composé de : poule au pot, poisson, agneau, gateaux ; tout ceci bien arrosé de vins supérieurs ; il y a du bon vin en Espagne ; goûter léger, après un bon déjeuner, qui dure environ deux heures. Terminé le goûter, les participants rentrent chacun chez soi ; ça se comprend et on devine le pourquoi.

Alors, trois ou quatre voisins du curé, ou des notables, se rendent de l'ayuntamiento au fronton, avec des paniers de petits pains, des bonbonnes de vin et distribuent ce pain et ce vin au peuple rassemblé, qui se réjouit, mange et boit comme s'il ne mangeait pas les autres jours. Vieille coutume ancestrale où après les repas pantagruéliques son jetées les miettes aux pauvres. La caridad ! (la charité).

. . . . . .

PH. P.

On voit par ce qui précède, du fait de l'emprise de l'Eglise, où on en est dans ce secteur, qui n'a malheureusement pas de caractère exceptionnel.

Ne pas aller au fond de ce problème, ménager l'Eglise, collaborer avec elle, même par le truchement de ses appendices politiques ou syndicaux, ainsi que certains, se réclamant de nos idées, ne se privent pas de le faire, c'est, comme pour le ver qui s'introduit dans le fruit, lui permettre de tout gâter, car l'Eglise, qui nous en fait la démonstration tous les jours, n'est rien d'autre qu'un pourrissoir.

C'est quand elle se drape d'un semblant de bonté, d'indulgence, d'altruisme, qu'elle est la plus dangereuse. L'Eglise, purement matérialiste, n'a aucun idéal ; elle est composée d'un ramassis de mystificateurs à l'appétit insatiable et, érigée en trust, elle est maintenant le plus puissant de tous. Près d'elle, les autres font figure de pygmés.

L'armée, l'autre fléau accablant le prolétariat, ne manque pas de moyens de « persuasion », mais la violence même de ceux-ci la rend plus vulnérable à la critique, et permet de discerner facilement sa nocivité.

Rien de tel n'existe avec l'Eglise, dont la duplicité, le caractère cauteleux, laissent supposer qu'elle prend part, participe à la peine des malheureux, ce qui, bien que totalement faux, lui accorde le crédit de la plupart. Il y a aussi cette croyance ridicule faisant miroiter aux yeux des crédules une existence paradisiaque, à laquelle ils participeraient dans l'autre monde, qui ne manque pas de poids. Tout cela amplifié par une propagande millénaire, axée sur le mensonge, et sans valeur historique, qui a cependant incrusté dans les esprits l'idée de Dieu, comme un élément fondamental incontestable.

Les capitalistes bourgeois, exploiteurs et oppresseurs, ont beau jeu, par sa personne interposée, en agitant l'épouvantail du « jugement suprême » devant les yeux des « pêcheurs » — qui ne l'est pas ? — afin de les ramener dans le droit chemin, celui de la résignation et de la soumission.

L'ennemi à abattre, en Espagne, comme ailleurs, c'est le despotisme, l'autorité, la dictature, mais il faut toujours avoir en tête que tant qu'un crédit quelconque sera accordé à l'Eglise, pierre de base de tout l'édifice hypocrite mis sur pied par le système de l'exploitation de l'homme par l'homme, tous les efforts accomplis, dans un sens réellement émancipateur, seront vains.

FIN

(1) (Voir « C. S. » núm. 214).

## Bulletin antireligieux

### LA REVOLTE DES JESUITES

La compagnie de Jésus a toujours représenté au cours de l'histoire du catholicisme, non seulement sa fraction la plus représentative, la plus féroce, la plus barbare, mais aussi la concentration intellectuelle la plus élevée, la plus dynamique et la plus dangereuse pour la liberté individuelle. El est un laboratoire où sont analysés les courants scientifiques et sociaux de l'humanité, de telle façon que les Pères puissent intervenir pour sauvegarder l'essence de la Foi et la puissance de l'Eglise.

On peut admettre que l'évolution scientifique, la rapidité de ses découvertes, mettent en péril des dogmes religieux qui étaient à la mesure de l'ignorance des temps antiques, de l'époque romaine et du moyen âge, mais dont la vraisemblance est devenue insoutenable de nos jours.

Le transformisme ou science de l'évolution de la matière et des espèces, est capable d'expliquer le développement de la vie en remontant de plus en plus dans la durée des temps, pleinement conscient que la source de la vie est peut-être indéchiffrable du fait qu'il n'y a eu ni Création, ni commencement, et que la Terre peut disparaitre un jour sans que cela affecte l'évolution sidérale.

L'Eglise, malgré sa puissance apparente sur les faibles esprits, est donc menacée dans ses fondations qui sont le traité de Dieu et celui de la Création.

L'attitude du pape Jean XXIII à l'égard des socialisations est symptomatique d'une évolution qui tend à se dégager de certaines tradition. Nul ne doute que la Compagnie de Jésus chargea l'un de ses membres les plus éminents, d'entreprendre cette tâche qui pouvait sembler surhumaine, de traiter la science comme un mouvement de la foi, comme une évolution vers la cause de la vie : le Créateur !

C'est le Père Teilhard de Chardin, le plus éminent par ses connaissances, son cerveau encyclopédique, ses qualités littéraires et poétiques, qui entreprit cette œuvre qui révolutionne aujourd'hui les milieux religieux et passionne de nombreux milieux scientifiques.

Cette œuvre est importante, considérable, attachante par les thèses soulevées, la subtilité d'un esprit qui entend sauver l'Eglise en la débarassant de certains dogmes usés par le temps, et lui conserver Dieu, la foi dans sa mission, croyant ou feignant de croire découvrir le divin, là où la science en démontre l'inexistence.

Résumons les thèses du père Teilhard de Chardin (mort l'an dernier) :

« *Le transformisme est la seule explication possible dans l'évolution de la matière et des espèces.*»

Et cela, il est d'accord avec la science, mais déjà en contradiction avec l'Eglise.

« *Mais en supposant que l'on puisse remonter à la cellule ou au noyau initial, on s'apercevrait qu'il contenait en lui toutes les formes évolutives par lesquelles il devrait passer. Une force créative intelligente aurait donc déterminé l'évolution vers une fin qu'elle seule peut connaître : Dieu.* »

Voilà une conclusion scientifiquement absurde pour deux raisons :

1° Si plus la science découvre ou avance, les rives de l'Univers reculent, il est donc impossible de remonter aux sources de la vie, et cela, pour les athées comme pour les croyants.

2° D'autre part, s'il y avait eu un commencement, c'est-à-dire une création intelligente par une Force surnaturelle appelée Dieu, on aurait le droit de se poser la question suivante : alors, qu'il n'y avait RIEN, comment pouvait vivre cette force intelligente, et elle même, d'où venait-elle ?

Car, le transformisme, étant selon ce jésuite, un mouvement inaltérable, comment une force intelligente eut-elle pu s'immobiliser « et ne faire RIEN là où il n'y avait RIEN ? » Ou créer quelque chose avec rien ?

Notre talentueux jésuite se garde bien de traiter cette question scientifiquement, sachant bien « que rien ne se crée, que tout se transforme ». Sachant bien qu'il n'y a eu ni commencement, qu'il ne peut y avoir de fin, même si la Terre disparaît de la carte sidérale.

Le vaste cerveau de notre jésuite ne pouvait donc donner une réponse valable sans renoncer à la thèse de Dieu qu'il se proposait au contraire d'introduire dans la science transformiste. Il fut donc réduit à utiliser le procédé classique des charlatans religieux :

« *Notre sensibilité est prisonnière de l'immensité. On ne se rapproche pas de l'Absolu par un voyage, mais par* une Extase... »

C'est simple. C'est trop simple !

Vous fermez les yeux, et vous répétez après des milliers de sorciers et de charlatans qui vous ont précédés, et qui ont fait l'histoire religieuse : « Je vois Dieu ! Donc, il est ! »

Ajoutons, pour libérer certains esprits de cette folie mystique, que vous pouvez, par le même procédé, prétendre avoir vu n'importe qui et n'importe quoi...

*(Suite et fin au prochain numéro.)*

## REPRESSION GAULLISTE ET FRANQUISTE

« LE POUVOIR », pour bien démontrer, sans doute, que la France est comme l'Espagne, un pays du « monde libre », où la liberté de réunion et d'expression n'est pas une rigolade, a interdit le meeting organisé le 5 octobre, salle Lancry à Paris, « pour sauver Jorge Conill Valls, condamné à mort par Franco ».

Cette mesure n'étonnera pas, ceux qui, comme nous, sont fixés sur l'étendue de notre liberté ou, au choix, de notre esclavage, puisque les deux termes peuvent être consid rés maintenant comme synonymes.

La tenue du meeting n'eut d'ailleurs aucunement gênée Franco, qui en a vu d'autres, ni l' « autorité » française, se situant exactement dans la même ligne.

Nous n'avons jamais apprécié beaucoup ce genre de manifestation ; il n'a aucune efficacité. Un « coup de semonce », concrétisé par une grève intercorporative de 24 heures, eut obtenu, pour une fois, notre adhésion, car il aurait, pour le moins, porté à réfléchir « LE POUVOIR » d'ici, et celui d'en face. Surtout, que le succès complet était assuré.

La C. G. T., du fait de la condamnation de Ramon Ormazabal Tife, ne pouvait participer autrement qu'à 100 %, quant aux syndicalistes « *libres* » de Force Ouvrière et autres calottins de la C. F. T. C., pour bien prouver que l'intérêt qu'ils portent au peuple espagnol n'a aucun caractère démagogique, ils se fussent fait un devoir d'être à la tête du mouvement.

Sans dramatiser, regrettons que rien n'ait été fait dans ce sens, et souhaitons que les augures, une expérience supplémentaire aidant, fassent mieux la prochaine fois.

Autre chose, beaucoup plus importante pour l'intéressé : Jorge Conill Valls n'a jamais été condamné à mort. Puisque c'est Franco qui l'affirme à Mgr Montini, archevêque de Turin, croyons-le sur parole. Mentir à Monseigneur serait un péché impardonnable, qu'il ne voudrait certainement pas commettre, par peur du châtiment de Dieu.

Nous voici donc rassurés sur le sort de Jorge Conill Valls, et comme Franco ne durera plus 30 ans, ou cerait à désespérer de tout, souhaitons que le condamné bénéficie très rapidement, la disparition de son tourmenteur aidant, d'une amnistie pleine et entière.

## MONOCRATIE

Un certain soir de septembre « *tel est notre bon plaisir* » s'adressa à son bon peuple français. Il revenait d'Allemagne et avait encore ce petit air de bonhomie qui outre-Rhin a fait le succès de son opération « *charme* ».

Oui, celui qui « *ne s'est jamais trompé* » — prière de se souvenir du dernier discours de G. Grandval à Nancy —, celui qui possède *l'esprit souverain*, celui qui déclare : « depuis 1940 j'incarne la France... vous m'avez voulu, gardez-moi », dans son *souverain mépris*, montrant son gant de velours qui cache sa main de fer, par sa dialectique faite d'une *habilité souveraine*, à son peuple souverain depuis le suffrage universel), le général-président a dit : « Nihil est quod princeps facere non potest » (il n'est rien qu'un prince n'ait le droit de faire).

Comme il connait bien son peuple, ce général-prince-président ; pour ce peuple il a créé, entretenu *le climat mai* 1958. Depuis, il sait que ce peuple lui répond OUI lorsqu'il pense NON ; mais le prince de la Ve république a pour lui sa formation jésuitique, la complicité des membres de l'U. N. R. Dans le cirque de la politique française la président-prince lance sa piste aux étoiles sous le signe du sabre du général Chaban Delmas, du goupillon de monseigneur Feltin, tel Ignace de Loyola, l'équipe qui place la classe ouvrière sous son joug applique la méthode jésuitique : action, mortification, contemplation.

Bon peuple français, tel les gosses le jeudi, tu peux déclarer : « L'antenne est à nous » ; tournes le bouton, tu constates que l'antenne est à lui. Comme dessin animé tu es servi ; mais pour le *fond du problème*, à toi de deviner, parce que le *grand interprète* de la politique « surmonte l'angoisse, cherche à vaincre le sentiment de culpabilité, dirige non pas principalement son agressivité contre lui-même, ou ses proches, mais contre d'autres individus considérés comme les ennemis » (ce passage est tiré des « Exercices spirituels » d'Ignace de Loyola ; il pourrait être tiré des volumes de « qui vous savez »).

Fuyant son angoisse, voulant se dégager de l'agressivité de sa vie agitée « tel est notre bon plaisir » cherche dans le OUI du futur référendum, un réconfort ou une fin — après lui le déluge.

Entouré par les femmes, les hommes de la finance, du sabre, du goupillon, il ne connait les travailleurs que lorsque ces derniers votent OUI par peur du P. C. F. ou de l'O.A.S. Dans le comportement du général de Gaulle il est bon de se demander où se trouve le réel ? La Ve république, son œuvre, n'est pas une institution durable, n'est pas une méthode, c'est une potion calmante, c'est la négation de l'action, de la base, c'est le chantage au *viel homme, sauveur suprême*, ce mortel qui déjà pense à faire le bilan de l'ultime minute où, face au confesseur de sa religion représentant son dieu de qui il tient l'idée de *monocratie*, il lui faudra peser le bien et le mal fait depuis sa naissance au « cher et vieux pays ».

Monarchique dans son comportement, moderne dans son sens de la marche de l'histoire, il n'en reste pas moins de la génération de la lampe à huile de papa, de la marine à voile ; c'est là où il a puisé son régime monocratique : jeune en Afrique, il reste vieux en Europe. Vieux, au moment où des entrailles de ce pays s'élève un cri d'amour vers l'avenir : « place aux jeunes ! »

Ces jeunes, loin du *tracassin* de la mauvaise politique, du mauvais syndicalisme, nous leur demandons de s'éloigner du *jacassin* des beaux parleurs de la Ve république.

A eux de repousser la monocratie de celui qui déjà, parce qu'il se cherche un héritier spirituel, abandonne ceux qui lui répondirent trop souvent OUI.

Jeunes hommes et femmes libres n'oubliez jamais que : ' Le fou est celui qui a tout perdu, sauf la raison ».

Honni soit qui mal y pense !

Y. M. BIGET

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis

# ANTENA

LA NOTA ESCUETA

MADRID. — La Prensa dirigida — toda —, ha publicado una pequeña nota sobre un gran infamia. Expresaba la misma :

«Madrid, 8. — Ante el Consejo de Guerra se ha visto y fallado la causa seguida contra Julio Moreno Viedma, como autor de un delito de rebelión militar complicado con actos terroristas, en contacto con agentes del exterior. El tribunal militar le ha impuesto la pena de 30 años de prisión.

»Asimismo, el Consejo Supremo de Justicia Militar ha visto en segunda instancia, la causa contra Jorge Conill, Marcelo Jiménez y Antonio Mur, confirmando las penas de privación de libertad impuestas por el tribunal de Barcelona. »

Estas penas son de 30, 25 y 18 años de presidio respectivamente, sancionando un delito de opinión, puesto que los tribunales han sentenciado de acuerdo con los informes de la policía.

DESCENSO INFORTUNADO

ALICANTE. — Un aparato « E-16 » despegado del aeródromo de Rabassa, ha caído desde una centena de metros, ocasionando la muerte a los tenientes Mateo Casas y Emilio Tomás, uno y otro de 23 años de edad. La novia de uno de ellos presenció el siniestro.

LA « POLITIZACION DE LA CARIDAD »

PARIS, (OPE). — « Le Monde » publica una crónica de su corresponsal particular en Madrid, señor Novais, titulada : « La oposición catalana reprocha al régimen de sacar partido de la catástrofe de Barcelona con fines de propaganda. » He aquí los párrafos finales :

« Una hoja clandestina escrita en catalán y con el título de « Politización de la caridad », repartida por Barcelona, dice así : « Catalanes : La « Operación Barcelona » es una maniobra indigna; el régimen no ceja en su opresión. Nosotoros repudiamos como vil y anticristiano el gesto de la dictadura, que ha pretendido transformar los funerales de algunas pobres víctimas en una apoteosis del régimen. »

UN TELEGRAMA AL EMBAJADOR DE ESPANA

PARIS (OPE). — Eugène Descamps, secretario general de la Confederación Francesa de Trabajadores Cristianos, ha enviado un telegrama al embajador de España en Paris, expresándole la emoción que ha producido entre los militantes de la CFTC la condena a muerte contra Jorge Conill Valls como consecuencia del Consejo de Guerra que se celebró en Barcelona el 22 de septiembre último. Resalta el telegrama la desproporción entre el acto cometido y la pena capital. Por confesión de la propia prensa franquista, las bombas que, según el Tribunal Militar, puso Conill Valls en Barcelona, no ocasionaron el menor daño.

DESPUES DE LAS INUNDACIONES DE CATALUNA

PARIS (OPE). — La Unión Regional Parisina de la C.F.T.C. ha organizado colectas entre sus militantes precisando que los fondos que se recojan serán enviados a la Alianza Sindical, compuesta por las Sindicales CNT, UGT y CTV.

MANIFESTACIONES ANTIFRANQUISTAS EN ROMA

ROMA (OPE). — « Azione Social », órgano de la ACLI da cuenta de una manifestación antifranquista que se ha celebrado delante de la embajada de España en Roma para protestar contra los métodos políticos de Franco y Salazar. Los manifestantes solicitaban también que ni Franco ni Salazar sean admitidos en el Mercado Común por ningún concepto.

Los manifestantes pertenecian a partidos demócratas italianos.

PERSECUCION « POST-MORTEM »

PARIE (OPE). — En Barcelona falleció el notable tenor catalán Emili Vendrell, una de las más destacadas figuras de arte lírico en la opereta y en la canción.

« Tribune » da cuenta de que se quería rendirle homenaje por el « Orfeó Catalá », al que perteneció el finado, pero la autoridad gubernativa no lo permitió. Esta decisión causó hondo disgusto.

Dice también que la censura franquista en la capital catalana no autorizó a la revista « Destino » — a pesar de la incondicional adhesión de ésta al régimen — la publicación de una fotografía del gran artista que ocupaba la totalidad de la portada. Hay que consignar que Emili Vendrell fue siempre un catalanista convencido, pero que no actuó en política.

EN TORNO AL CRIMEN DE PALMA

COPENHAGUE (OPE). — El diario « Information » (independiente) de esta capital, critica los reportajes de la prensa desde Mallorca, en relación con el caso Christina Fogel, la joven sueca a la que se encontró muerta — ¿homicidio o crimen? — en su cuarto de una pensión de Palma de Mallorca. Dice, entre otras cosas, al respeto, el referido diario danés :

« Aparte de la seriedad del caso para los complicados en el asunto, resulta extraño que ahora, después de 25 años de régimen franquista en España, se empiece a hablar ahí de malas condiciones de las cárceles españolas, sólo porque un par de turistas daneses han ido a dar en una de ellas. Estas condiciones han existido durante muchos años, y si ha habido algún cambio, habrá sido para mejorar. Es seguro que los daneses en cuestión están muchísimo mejor tratados que los presos políticos españoles, por ejemplo los dirigentes de las huelgas que han sido encarcelados. »

# CHISPAS

*Una vez le afeé a Mario Aguilar su abandono de las ideas anarquistas, y el gran periodista me dijo haber sentido necesidad de apearse de Clavileño, el caballo que lo paseaba por los aires.*

⁂

*Buenos aires, sin embargo; y no los mismos que Perón respiraba y pestilenciaba.*

⁂

*Julio Camba surcó el éter en el mismo leño. Le dio vértigo la altura y descendió al suelo para selectas comilonas. Era un sibarita, el sujeto.*

⁂

*También Azorín frecuentó nuestras alturas —nuestras alburas—, gandándole la comezón de descender a las bajuras. Incluso fue émulo de La Cierva, el individuo.*

⁂

*Igual Martínez Barrios estuvo en nuestros elevados medios, en los que actuó de profesor racionalista.*

⁂

*Ninguno de estos personajes maldijo sus primeros trotes, sin embargo.*

⁂

*Y aún alguno de ellos dijo una vez: «Vergüenza para el que a sus veinte años no ha sido anarquista.»*

*A lo que añadimos: «Sinvergüenza el que ha dejado de serlo de los veintiuno en adelante.»*

⁂

*Cuesta más sostenerse libertario que escoger a ancazos plaza en el pesebre alfalfado por las dueños de la política.*

⁂

*Creo muy bien que en nuestra cosa no hay ex que valga.*

*No hay ex para quien no ha sido.*

⁂

*Negarle a Nicris el ex, es dejarlo a — 0.*

⁂

*Un ácrata no es un discurso: es una conciencia.*

⁂

*—¡Me voy!*

*Viniste, pero no estuviste.*

⁂

*Antonio Puig le dijo, certeramente, a Chabolas: «Has entrado en la C. N. T., pero la C. N. T. no ha entrado en ti.»*

*Toda una lección de sicología.*

⁂

*«Hoy me lo como todo, mañana lo vomito.»*

*Y el individuo se queda tan vacío.*

⁂

*Compañeros de primera, de segunda y de tercera clase.*

*¿Dónde puede ocurrir eso? En nuestro libre elemento, imposible.*

⁂

*Compañeros Cosmético hemos visto desaparecer muchos.*

*Allá ellos con sus ideas de peluquería.*

⁂

*Cuando un compañero ha dejado de serlo, no ha hallado asiento cómodo en ninguna parte. En vano ha ido de uno a otro partido. Ha quedado huérfano de amistades; ha cerificado, estúpidamente, su existencia.*

⁂

*Brillante en su sinceridad, culo de vaso en la vulgaridad.*

⁂

*Dicen que antes de morir Pestaña expresó amargura por haber abandonado la C. N. T.*

*¡Y claro! Era su medio natural; y le dio por asfixiarse en ambiente que no le correspondía.*

⁂

*En la C. N. T. se es uno, y en la política no se llega ni a medio.*

⁂

*En política no crecen las medianías. Hay que ser gitano integral.*

⁂

*Clavileño es vehículo de ilusiones, y el firme Bakunin jamás lo había cabalgado.*

⁂

*Alguien en «Ruta» se burló de «los barbudos» Kropotkin, Bakunin, Tolstoi, Reclus...*

*E hizo bien, puesto que al fin le ha convenido mejor peinar las barbas de Marx.*

⁂

*Rechifla para los que se van, satisfacción en los que quedan y en los que de verdad ingresan.*

*El hecho de la selección es un fenómeno naturalísimo.*

CHISPERO

**GALA DE « LE MONDE LIBERTAIRE »**

Celebradera el 9 de noviembre, a las 8,45 de la noche, en el Palais de la Mutualité. Gran Programa en preparación.

« C. S. » recomienda este espectáculo de fraternidad a los compañeros.

Meditaciones

# Jugando

EN el número 140 de «Cenit» aparece un amplio y ameno trabajo crítico del en vida estimadísimo compañero Eusebio C. Carbó, que me ha inpirado honda reflexiones. No trato de impugnar (¿qué puede hacer la hormiga ante un elefante?) ninguno de los robustos conceptos que ahí se vierten; primero, porque los comparto casi totalmente; segundo, por la notoria humildad de mis recursos polémicos. Lo único que me propongo es resaltar la inconveniente limitación geográfica y política que Eusebio pone a su magnífica dialéctica, encerrando todos los problemas, las circunstancias, las fuerzas, los elementos, las probabilidades y las perspectivas del fenómeno histórico que estudia, dentro del marco estrictamente nacional.

Con su habitual destreza y firmeza, Carbó fulmina contra los que, valiéndose de un lenguaje sentimental y, en cierto modo, logístico, tratan de alterar el orden de valores ideológicos que animan a la CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO, empujándola a situaciones onerosas como fue la de votar en febrero del 36 por la candidatura política de izquierda so pretexto de liberar los treinta mil presos de octubre. Aquello fue un mal paso que afianzó los estamentos del Estado y la «eficacia» del parlamentarismo, mientras la militancia confederal perdía el pulmón derecho del cuerpo saludable de doctrina y acción revolucionaria que la animaba desde los tiempos mismos de Anselmo Lorenzo. El que hubiese treinta mil, o tres mil o trescientos obreros antifascistas presos en las mazmorras de la reacción, no justifica ni planteaba la necesidad de arrojar por la ventana el decálogo de los principios señeros de una Organización como la nuestra, ya que incluso ella podía haberlos liberado por sus propios medios, que en la época no eran un grano de anís. La amenaza —por ejemplo— de una huelga general revolucionaria o el rapto de personajes de alto rango quizás hubiesen creado situaciones políticas favorables a las amnistías graduales del gobierno republicano de derechas o izquierdas.

En el supuesto de que la CNT se hubiera abstenido de votar en febrero, ganando la candidatura de Lerroux-Gil Robles, los antagonistas dialécticos de Carbó estiman que no hubiese existido un «19 de julio», pero él replica que en ese caso la revolución habría estallado el «19 de febrero» «con mil ventajas positivas, indubitables —dice textualmente— radicales, que nos faltaron el 19 de julio, puesto que de febrero a julio la reacción puso en orden todos los elementos necesarios para ganar la partida en tanto que nosotros disponíamos de idénticos elementos sin medio de aumentarlos en la segunda que en la primera de esas dos fechas». Y termina su alegato con la siguiente afirmación: «Es obligado admitir que la derrota de las izquierdas en las elecciones de febrero habrían anticipado de cinco meses los acontecimientos del 19 de julio.»

Perfectamente. ¿Y qué hubiera ocurrido entonces? Según se desprende de los supuestos lógicos anteriores, el proletariado militante español estaba en medida de haber vencido a la reacción fascista si el suceso acontece unos meses antes. Visto el problema desde el ángulo estrictamente nacional, cabe admitir, como posible, la optimista conclusión a que llega Eusebio. Pero, aquí no sólo debe contar el hecho sicológico, la correlación de fuerzas, la dinámica social, la oportunidad, la espontaneidad, los medios, los fines, sino también, y en mucho mayor grado, *el factor tiempo*. El movimiento revolucionario popular hubiese podido triunfar si se escoge, con inteligencia, el momento propicio para desencadenarlo y su duración no tenía que depasar las dos semanas. Como las cosas se desarrollaron de muy distinta manera, quien llevó el gato al agua de la victoria fue la taimada y sagaz reacción española, que pudo poner en práctica todo el vasto programa táctico y político elaborado en largos meses de estudio y gestiones proyectados sobre el plano peninsular y siempre bajo la óptica internacional, que fue la que, como todo el mundo sabe, inclinó ineluctablemente la balanza en favor del fascismo.

El fracaso de «la sanjurjada», la preponderancia del anarquismo, la influencia revolucionaria de las multitudes en los acontecimientos político-sociales del país, indujo al «estado mayor» monarco-fascista a buscar las ayudas del exterior, muchos meses antes, yendo a Roma y Berlín, y consiguiendo estímulos poderosos, armamento, aviación, soldados, dinero y seguridades de una acción diplomática enérgica en favor de su causa. En efecto, fue la Europa filofascista y medrosa (y el suicida aislamiento jurídico del Estado republicano español vis a vis de los otros países vecinos) del 35-36 la que fraguó tranquilamente la victoria sangrienta de las armas franquistas.

Bien está que a los treinta años de distancia de aquellos trascendentales sucesos, que tanto habían de marcar el lomo de la historia social moderna de España y del mundo entero (y en particular de nuestra CNT y del anarquismo), tiremos una mirada serena y profunda sobre las cosas, los hombres, las ideas, las actitudes, las pasiones, las razones, los errores y los aciertos.

A veces pienso, con pena, que los nobles y fervorosos delegados que llenaban la sala del histórico Congreso de Zaragoza, no lograron superar el área nacional, no intuyeron los fenómenos y probabilidades que pudieran darse más allá de nuestras fronteras,

Proa al futuro

# "Lo de papá"

por Jacinto BORRAS

AUNQUE no sea muy corriente, también las cabezas entorchadas han producido frases que, por su valor expresivo, han sido incorporadas al circuito del vocabulario popular.

Tenemos, por ejemplo, aquel general francés que al pedirle los ingleses que se rindiera, en lugar de responder con el legendario y poético «morir antes que rendirse» empleó aquella frase que constituye la primera lección de francés que aprenden los extranjeros al llegar a Francia.

Desde entonces, si la frase no figura en los catálogos de perfumería, constituye la forma más expresiva para decir «no».

Otro, es del faccioso español general Mola, que durante nuestra guerra remplazó el antipático epíteto de traidores por la más elegante frase de «quinta columna». Siendo así como por todas partes se denomina la actividad de grupos en sus respectivas retaguardias.

La última en data, a no ser que nos descuidemos alguna en el trayecto cronológico, corresponde al general Carlos de Gaulle, que ha encerrado al desván de los trastos viejos todo un arsenal retórico (paso al progreso, renovarse o perecer, etc.), con aquello de «la Argelia de papá ha muerto».

Como que en la vida todo tiene «papá», de ahí el éxito de la frase y las múltiples aplicaciones que ha tenido, a pesar de su corta edad. Y las que tendrá. Indudablemente, de los tres ejemplos citados el de de Gaulle es de más contenido social y humano.

En efecto, todo tiene «papá» y las consecuencias que de ello se deriva son las mismas desde la área familiar al ámbito nacional, pasando por todas las expresiones de vida colectiva. En casa, los padres, durante algunos años, pueden frenar las reivindicaciones de los hijos con los tradicionales recursos tales como «aún eres joven», «cuando seas mayor» y demás argumentos por el estilo. Llega un momento en que, o se le da la llave para salir de noche, o el muchacho salta por la ventana. El padre que, por egoísmo o falta de prevención, no ha preparado este momento está destinado a ser borrado del recordatorio familiar. Cambiar los actores y el decorado y la obra puede ser representada en todos los teatros. Para que un camino no se interrumpa, hay que traspasar el timón a tiempo, cuando al viejo aún le quedan facultades para corregir los errores de aprendizaje del nuevo timonel.

Convenido en que todo tiene «papá», la C. N. T. no puede ser una excepción, aunque tampoco puede aplicársele la interpretación que, generalmente, se da a la frase. En nuestra organización, el pleito de edades no se ha planteado nunca. Más bien lo contrario. En más de una ocasión, el organismo ha sido víctima de un exceso de juventud en sus órganos dirigentes. Las represiones, escisiones y otras contingencias, han conducido a los cargos a muchachos que por su edad no tenían ni la experiencia ni la preparación intelectual necesaria. Aquella muchachada no se le podía acusar de empujar para ocupar cargos. Eran ellos los empujados por las circunstancias. Personalmente he vivido la experiencia. No cumplidos los veinte años tuve que representar al Ramo del Vidrio de Barcelona en la F. L. y al C. N. Era en tiempos de la represión de Anido y compañía, y Barcelona había agotado su caudal de militantes disponibles en tales circunstancias. A causa de ello, al ser detenido el secretario nacional, E. Beal, no encontramos otra solución que dar el *campanazo* de nombrar como sustituto al militante de la C. N. T., pero de concepción socialista. Andrés Nin. Afortunadamente, las consecuencias no pasaron de una revolución de palacio y la Conferencia Nacional de 1922 en Zaragoza no tuvo muchas dificultades en restablecer el equilibrio. Otras veces el exceso de juventud nos ha conducido a peores situaciones.

En los trastornos internos, la línea divisoria tampoco ha sido marcada por la edad. En cada lado de trinchera se han encontrado jóvenes y viejos en la misma proporción. Cuando ha habido empujones para ocupar una secretaría nacional, ha sido por causas casi siempre menos lógicas que un choque de generaciones. Por otra parte, la intensidad de nuestra lucha usaba o eliminaba a muchos militantes antes de llegar a viejos. Ninguna organización como la nuestra ha perdido tantos militantes en su diario batallar, sin contar la antrofología interna, que también ha consumido lo suyo.

No, en España no ha habido tiempo para jugar a las generaciones. En el exilio, ya es otro cantar. Aquí, tampoco se ha producido el choque. A los primeros años ni podía producirse por falta de contrincante. Después..., después ya no es tan justificable. Tuve la ocasión de asistir a las sesiones del último Pleno. Todos los delegados eran gente conocida, cuya hoja de servicios había empezado a llenarse en España. Todo lo más, algunos que habían completado su formación en el extranjero. Producto nato del exilio, ninguno. Esta es la tragedia.

Si, es cierto que hemos tenido que pagar el tributo de guerra. Las trincheras y campos de concentración de España primero, y de Europa después, eliminaron muchos centenares de militantes en su mayoría jóvenes. Esta sangría no podía dejarse de sentir dentro del cuerpo orgánico. Como atenuante, puede admitirse. Como justificación, no tanto. Difícilmente se podrá justificar que a los veinticinco años, con unas posibilidades económicas y de tiempo, como jamás hemos vivido, no hayamos sido capaces de formar un equipo de relevo. Que un militante de 80 años tenga la vitalidad de un joven, es un ejemplo para admirar, pero no es una solución. Un militante viejo, por mucha que sea su vitalidad, no logrará otra cosa que retardar el momento de abandonar el puesto que ocupe, pero la silla vacía quedará si no ha logrado formar el heredero. La manera más positiva de terminar una vida militante es la de poderse retirar a tiempo para guiar el afianzamiento del sustituto. Entonces sí que se puede morir tranquilo, ya que a más de haber realizado una obra, se garantiza su continuidad. Morirse de viejo al pie del cañón quizá sea una heroicidad. También puede interpretarse con aquello de « después de nosotros el diluvio », o por el « héroe a la fuerza » que, si no es lo mismo, es igual.

El choque de generaciones como el de tendencias sólo son perjudiciales cuando los actores no se comportan con la debida corrección. En todas las demás circunstancias son signo de vitalidad y perduración.

No, queridos; no hay que esperar a abandonar nuestro puesto al momento de emprender el último viaje. Por el contrario, hay que esforzarse en renovar los cuadros. En cada secretariado o delegación hay que procurar incluir a algún joven, corriendo el riesgo de alguna metedura de pata que, al lado de viejos, no puede tener más consecuencias que la de recordarnos las que nosotros metimos a nuestro tiempo. Hay que terminar de ser siempre los mismos. Hace tantos años que nos conocemos y hemos tenido la ocasión de conocernos tanto, que empezamos a estar cansados de vernos. Nos pasa como a los matrimonios viejos, que, no teniendo nada nuevo para entretenerse de cualquier cosa hacen una historia para no aburrirse. Nuestras historias a más de no entretenernos tienen la virtud de aburrir a los demás...

Si no nos esforzamos en recuperar el tiempo perdido, podemos estar seguros de que nunca se hablará de « la CNT de papá », por la sencilla razón de que no hablará de la CNT en pretérito.

Para terminar, y a manera de ilustración de lo que he querido expresar, recordaré una conversación tenida con el señor Toldrá, músico de la Orquesta del Liceo de Barcelona y padre del músico Toldrá, que años después hemos tenido la ocasión de conocer de más cerca. El padre, hablándome de su hijo, que por aquellos tiempos ya empezaba a ser una figura en la vida musical barcelonesa, me dijo : « Cuando mi hijo era pequeño le llamaban *el hijo del señor Toldrá*, y ahora a mí me llaman el *padre del señor Toldrá*. El hijo me ha quitado el título de *señor*, de lo cual estoy muy sa-tis-fe-cho. » Puedo asegurar que lo estaba. La expresión del rostro de aquel padre satisfecho de su obra, no admitía dudas.

Si el ejemplo puede servir...

# Les « cadres »

(Suite de la page 1.)

**nieusement organisée et en pleine expansion.**

**On remarquera en passant, qu'aucune allusion au comportement égoïste et accapareur des cadres n'est faite par les syndicats réformistes (C. G. T. - C. F. T. C. - Force Ouvrière - etc...) qui les défendent, et pour cause, avec autant d'ardeur que la C. G. C.**

**Il est grand temps que l'ouvrier sorte de sa torpeur, s'il veut réellement améliorer sa condition. Ce n'est pas, en effet, en persévérant dans l'erreur, en considérant comme des bienfaiteurs ses ennemis de classe : les cadres, laquais dévoués de ses exploiteurs et oppresseurs, qu'il y parviendra ; le seul moyen valable est de les supprimer radicalement.**

CRONICA EXPRES

# TE VEO BESUGO

NO hay que dar pie para que se produzcan en España los movimientos de protesta contra el régimen franquista, por ser obra espontánea de los trabajadores y no de los españoles antifascistas en el extranjero.

Les echan la culpa de los disturbios, de los frecuentes disturbios, a los rojos, y no al enemigo número 1 del régimen, que es el tiempo.

El sistema español de gobierno ha llegado a la decrepitud y lo llevan del bracero para que no caiga.

Aunque duela decir que la España de hoy es un carcamal — veinticinco años de anquilosis — hay que confesarlo. ¿Qué hay allí de positivo valor? No será el comercio, no será la industria, visto que España sólo de importancia exporta fútbol.

Al menos si tuviera independencia económica en vez de hallarse cogida con tenazas por el dinero forastero, sería dueña de sí y nadie se aprovecharía de ella.

Alguno había de cargar con el fardo de la vida artificial, sintética, falsa, del país, y siendo responsables de sus vicisitudes los que incapazmente lo gobiernan le cargan el mochuelo a los rojos de Toulouse.

Maniobra política.

Sutileza diplomática.

Globo sonda.

No contentos con haber logrado la prohibición de los periódicos en español, empiezan a ratonear a fin de que nos tiren por ahí, como si Salan y Ca. hubieran ganado la batalla. Por el momento, Salan y Ca. han perdido la batalla en Francia y en Africa.

Amigos de Francia titúlanse. Pues bien, ocasión tienen de demostrarlo limpiando de franceses indeseables el suelo español y entregándolos por pinto a este gobierno. No lo verán tus ojos, Francia.

La corriente del mundo es opuesta a la libertad y a los libertarios, de cualquier lado que sople el viento. Lo que no es dictadura es prima carnal de la dictadura, aunque se llame democracia.

Hay una epidemia universal de dominio que no deja levantar cabeza, y a los que osan levantarla al punto les cae encima algo peor que la maza de Fraga.

En el cuerpo y en el alma de los revolucionarios aprenden a ser crueles sus persecutores : estos hombres no son hermanos de los hombres, como Caín, que tampoco de Abel era nada.

Cada uno de nuestros mártires está reproducido en millones de flores.

Lectora, todas las azucenas son Luisa Michel.

La Anarquía gotea rubíes sanguinolentos no al alcance de la mano.

Día llegará...

Entretanto, echémonos el zurrón a los hombros y sigamos nuestro camino.

PUYOL

# Communiqués

**CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL**
**39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)**
**TELEPHONE : TRUdaine 78-64**
**PERMANENCE** Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

**Trésorier confédéral : Serge DUMONT**
**39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris**

**Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE » : Raymond FAUCHOIS**
**39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris**

**DEUXIEME UNION REGIONALE**
**REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS**

**UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE**
**Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.**

**SIXIEME UNION REGIONALE**
UNION LOCALE DE NARBONNE
**Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.**
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
**Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille**
**Permanences**, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
**Adresser** toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

**TREIZIEME UNION REGIONALE**
UNION LOCALE DE LILLE
**13, rue du Molinel, Lille**
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

**DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE**
UNION LOCALE DE LYON
**Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)**

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
**Permanence tous les jeudis, vendredis et samedis à 18 heures à l'Amicale Michelet, 41, rue des Passementiers ,Saint-Etienne.**
**Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.**

**DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE**
UNION LOCALE DE MARSEILLE
**Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).**

# COMUNICADOS

*ACLARACION*

LA F. L. DE CASTRES

Para conocimiento de todos los compañeros de la Organización :

Por acuerdo de la asamblea general celebrada el día 23 de septiembre, salimos al paso contra cierta nebulosa que se hace alrededor de la conducta del compañero Cayetano Sánchez, secretario de esta F. L. Se afirma, y por conducto orgánico lo da a conocer esta F. L., el secretario del S. I., que el aludido compañero dijo palabras difamatorias contra determinados compañeros.

Como es natural, muchos compañeros están al corriente de lo que se dice, no de la verdad — cada uno dice la suya —, y la imaginición vuela hasta límites insospechados, dando lugar a que la bola se agrande. Contra esto, y no contra nadie, y en honor a la verdad, decimos :

Que al objeto de poner en claro lo que el Secretario general del S. I. nos decía en su comunicado, se reunió en asamblea esta F. L. con asistencia de las partes interesadas; que de los resultados de la confrontación, afirmamos, por reconocerlo las partes puestas en causa, *que no son ciertas, ni en ningún momento dichas por el compañero Sánchez, las palabras difamatorias que le fueron atribuídas.*

Lo que ponemos en conocimiento de todos, para que cada uno quede en el lugar que le corresponde.

*F. L. DE CASTRES*

LES « AMIS DE HAN RYNER »

Tiendront leur réunion de rentrée dimanche, 21 octobre à 14 h. 45, au Café de la Gare, 3, place St-Michel (sous-sol) sous la présidence de M. Marcel Renot, vice-président des A. H. R. Causerie de M. Jean Le Louet : « La Personne intégrale chez Hen Ryner ». Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympathisants.

Le num. 66 des « Cahiers » des *Amis de Han Ryner* est paru (3, allée du Château, Pavillons s-Bois (Seine). Au Sommaire : Cinquantenaire de l'élection du « Prince des conteurs ». Documents, articles, lettres, discours de Pierre Mille, J. H. Rosny-Ainé, Henri Duvernois, Han Ryner, Roger Dévigné, etc. Publication des « Paraboles Cyniques ». Manuel Devaldés.

S. I. A., PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 21, a las nueve y media de la mañana, en el Bar Cassagnes, plaza del mismo nombre.

Dada la importancia del temario a discutir, se ruega la asistencia de los afiliados a nuestra sección.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES

Conferencia para el día 20, a las nueve de la noche, en el local, 79, rue St. Denis, París (I), a cargo de Fernando Valera, quien disertará sobre el tema : « *Actualidad de la idea federal* ».

Le Gérant responsable
**R. FAUCHOIS**
Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis

# con la historia

por Conrado Lizcano

de manera que, si tras un estudio profundo, sereno, objetivo del Congreso, se llegaba a la conclusión de que los factores decisivos en lo nacional e internacional eran evidentemente contrarios al triunfo de la causa antifascista y, en particular, de la Revolución Social Libertaria, haber convenido la adopción de otra táctica, otro recurso dilatorio de lucha obligando al «estado mayor» reaccionario a modificar sus planes, a cambiar el campo de operaciones político-sociales, en vez de aceptar públicamente el reto insurrecional replicándole con la amenaza «terrible» de ir a la realización de nuestras máximas aspiraciones revolucionarias plasmadas en el famoso Dictamen plenario sobre el «Concepto confederal del comunismo libertario».

Al enemigo no hay que aceptarle la lucha en el terreno que él escoge, sino en el que convenga a nuestra propia estrategia social y cuando sus fuerzas y recursos están, al menos, en paridad con las que nosotros dispongamos. Mal que pese a nuestra honrosa condición antimilitarista, a la natural repugnancia por los ardides y sutilezas de la escuela castrense, en España se enfrentaban dos ejércitos distintos: uno de tipo social, integrado por los trabajadores de toda condición que tenía como objetivo superior establecer una sociedad nueva basada en los más altos principios de la justicia, la libertad y solidaridad humanas; otro el ejército profesional, con todo su aparato perfecto de generales y técnicos al servicio de la aristocracia podrida y el clero trabucaire.

Al querer fundir y confundir ciertas cosas, al tratar de disolver estos fenómenos vitales en simples particulas de un todo que se disgregaba únicamente por la fuerza teórica de la propaganda, de unas convicciones y deseos muy legítimos, pero actuando a contrapelo de la situación nacional e internacional creada por nuestros adversarios, nosotros estábamos abocados a dar varios traspiés tácticos e ideológicos no sólo «politizándonos» y perdiendo la guerra en los dos primeros meses, sino cerrando para el porvenir inmediato toda posibilidad de un resurgimiento potencial del anarquismo militante que se dejó en las trincheras, los paredones y las prisiones la gente más aguerrida, entusiasta, idealista y capaz que ha conocido la historia del sindicalismo revolucionario internacional.

Si la militancia del álgido período 1932-36 hubiera logrado combinar las dos grandes cualidades del hombre superior: la audacia y la prudencia, actualmente otro gallo nos cantara. Admitiendo que triunfara (como decía Carbó) la candidatura de derechas en las elecciones de febrero en virtud a la abstensión masiva de la CNT, fiel a su condición antiparlamentaria, anarquista, yo no pienso que el fascismo hubiera dado la cara abiertamente como en Italia, pudiendo existir los gobiernos mixtos de tipo conservador-reaccionario, hasta el fin del período legislativo que les correspondiera a las Cortes elegidas.

A mi corto entender, la táctica de las izquierdas, y en particular de la CNT (no hablo de la FAI que por su carácter específico debe mantenerse en un terreno menos movedizo), tenía que consistir, a la sazón, en ir ganando tiempo, en conservar y aumentar su potencia moral y numérica en tantear y atacar eficazmente los flancos del enemigo (cebado en el tornaje legalista de la república burguesa), esperando la explosión fatal, inevitable, convulsiva de la segunda matanza general que estaba a las puertas del mundo, como nadie ignoraba, y mucho menos los hombres estudiosos del Movimiento Libertario, entre los que se contaba Isaac Puente, Gonzalo de Reparaz, Alaiz, Carsi, Isgleas, Peiro, etc.

¿Qué hubiera ocurrido entonces? No es disparatado pensar que sin Mussolini ni Hitler (Franco es su hijo), con el triunfo militar de las «democracias» el proletariado español hubiera llegado casi indemne (como en Francia, Yugoeslavia e incluso Italia) a las luchas políticas y sociales de la postguerra. En 1946 España tendría una CNT tan fuerte, tan animosa, tan casta y tan decidida como era en los primeros años de la República. A pesar de la presión y las coacciones de todo género que pudiera ejercer el capitalismo internacional «democrático», la vida social española estaría a merced de la orientación y la influencia de las Organizaciones sindicales clásicas y es entonces que (a mi juicio) un magno Congreso Nacional de Zaragoza hubiese podido dictaminar, con verdaderas probabilidades de éxito, respecto a toos los problemas fundamentales que planteaba la vida del país, y sobre todo señalándole a los trabajadores el camino seguro que conduce a la abolición del oprobioso sistema capitalista por el triunfo definitivo de la Revolución Social y el Comunismo Libertario.

Francia, octubre 1962.

# Inundación y represión en España

EL olor a carne muerta hace salir a los buitres de las peñas altas y cálidas donde ayunan, filosóficamente, su hambre eterna. Aves carnívoras ventean permanentemente el lugar de la morriña.

En Cataluña perturbaciones atmosféricas han producido un huracán de viento y lluvia asolando pueblos y aldeas, arrastrando la tempestad un millar de personas con el ímpetu de un monstruo que está siempre devorando y siempre hambriento. Las lágrimas derramadas por familiares y amigos forman un lago inmenso que amenaza catástrofes futuras, pero de distintas repercusiones, porque la cosecha de dolor y lágrimas en España no comienza en estas u otras inundaciones; tienen origen en el 18 de julio de 1936 (lo dejaremos en esa fecha) para no profundizar más en la triste historia represiva que padece el pueblo español. ¿Quién podría calcular el volumen, la cantidad de lágrimas que han humedecido los humildes hogares obreros, los caminos, los campos, los talleres y fábricas recordando a los que frente a los piquetes de ejecución cayeron para siempre bajo el plomo de los fusileros falangistas o guardia civil por el « tremendo » delito de querer la libertad? Esa legión enorme, que llora en silencio sin poder curar la herida, herida que sangrará siempre y que sólo cicatrizará con el hecho violento que haga desaparecer, que haga justicia, a los cobardes que se amparan en las detenciones, fusilamientos, torturas y consejos de guerra para mantenerse en el Poder. Franco, el monstruo jamás satisfecho, ha tenido la desfachatez de asistir a los funerales de las víctimas de la inundación, conmovido — ¡pobrecito! — por sus « altos sentimientos religiosos y humanos ». Los buitres y los lobos acechan siempre la carne. ¿En qué motivo puede reposar el objetivo de ese viaje? ¿El dolor por los muertos ,el aliviar las penas de sus familiares? Si eso fuese verdad, el que es responsable único o principal, de un millón de muertos, hubiese reventado, desde hace muchos años, de dolor y de vergüenza. Puédese comparar al lobo pastando el rebaño que por la noche degollará.

No, no le pueden entristecer unos centenares de víctimas, cuando simultáneamente está llenando cárceles con los que pedían un mendrugo de pan mayor en las últimas huelgas. No, no debe ni puede tener vela en ningún entierro, porque jamás un verdugo asistió al último viaje del ejecutado. Y directa o indirectamente, el gobierno franquista es responsable también de esa catástrofe porque, con su régimen de miseria, obliga a los trabajadores a vivir en chabolas como en los tiempos primitivos. Y es una contradicción enorme que venga a inclinarse ante las víctimas y que al mismo tiempo ordene a sus tribunales que condenen a muerte al joven Conill Valls y pidan penas terribles para otros por el delito de librar a España de la vergüenza que significa una dictadura, no ya sólo para España, sino para un mundo que pomposamente se llama « libre ».

Si Franco ha buscado con ese viaje ganarse simpatías en el plano internacional, mal psicólogo es, porque los hombres que odian a todas las dictaduras conocen sobradamente su « profesión » y los medios que emplea para que la « boucherie » no amengüe y se mantenga a flote.

Nosotros alzamos hoy nuestra voz, gritamos con la sangre hirviendo, para que el eco de nuestra llamada penetre en todos los corazones humanos, para que llegue a todos los hogares que no han olvidado lo que son torturas, lo que fueron los campos de concentración nazis, lo que era la Gestapo, lo que significaba entrar en una jefatura de policía en los tiempos en que Europa padecía un régimen idéntico al de España. Con intenso entusiasmo escuchamos las emisiones de Radio, la Prensa toda, ocupándose de la ayuda a las víctimas de Cataluña; pero hay algo más, la verdad de toda la tragedia del pueblo español se extiende a todos los rincones, afecta a muchas madres que, impotentes, se debaten viendo cómo se consuma el crimen sin poder evitarlo. Hora es ya de que se levante una ola de protesta apretada, que las personas libres digan alto ahí, y se exija un boicot cerrado contra el régimen franquista. Ha de demostrarse, con hechos, que Franco y su régimen son repudiados por el mundo entero.

No es la primera vez que nos vemos obligados a recurrir a la Prensa para señalar que al otro lado del Pirineo el fascismo acciona a sus anchas, que la cueva de malhechores radica en ese país que admira tanto el turismo sin pararse a conocer la verdadera situación de todo el pueblo. Consideramos cumplir con nuestro deber de hombres revolucionarios que desde muy jóvenes ocupamos las avanzadillas de la libertad, y que supimos defenderla allá y aquí cuando Francia corría la misma suerte, cuando los hombres que no se doblan, eran también inmolados por la Gestapo y las Milicias de Vichy. No está demás refrescar la memoria y decir la verdad. Y que cuando se piense en las inundaciones que no se olviden las represiones que está llevando a cabo el enano de El Pardo.

Limoges, octubre 1962.

# Mi cuarto a «Mosaicos»

por Miguel Fernández P.

PUEDE que no diga nada nuevo y hasta que no valga para nada lo que sigue, pero creo que es un deber de todo militante de la C. N. T. dar a conocer su criterio en no importa qué problema, sobre todo, si éste encierra, aun siendo económico, resolución moral, por estar íntimamente ligado a la solidaridad, piedra angular de nuestras ideas y personalidad social.

No hace mucho tiempo se trató en una de nuestras asambleas la conveniencia o no de la continuidad y actuación de « Mosaicos Españoles »; los reunidos se pronunciaron por la no desaparición de nuestra entidad artística, intelectual y de esparcimiento, aunque procurando darle el acento que en otras épocas se supo imprimirle en lo educativo, social y lírico, aun alternándolo con veladas nocturnas los sábados, orientadas éstas al logro económico que permita una ayuda efectiva a las actividades solidarias y culturales que, en los medios propios y afines, solemos sostener, con aportes personales y colectivos, a más de asegurar también lo primero.

Próximamente se va a replantear esta cuestión. No había de dejarse pasar la oportunidad y tomar acuerdo de verdadera solución práctica del problema de « Mosaicos Españoles ». A mi entender debiera nombrarse una comisión que, en estrecha colaboración con los que tengan la responsabilidad de dirigir y orientar las actividades de « Mosaicos », se le confiriera amplia libertad de acción, para encontrar solución a la cuestión de encontrar locales que sustituyan la desaparecida « Salle Susset », donde poder desarrollar el teatro social y educativo, la zarzuela, las variedades, etc., así como veladas nocturnas; además en cuantos problemas, de manera permanente y activa, la Organización, los directivos de « Mosaicos » y la citada comisión entendieran ser interesantes tratar, desarrollar, y llevar a la práctica una vez decidido así, por quien competa.

Para eso no habría de ser una Comisión más, como tantas otras en que la mayoría de sus componentes son pasivos y aunque lo que se actúe y determine sea en nombre de todos, muchas veces sólo es la obra de un militante o dos, cuando más. Así no es posible una labor y una obra fructífera y continua. Por eso, a través de las actividades de « Mosaicos » ha habido lagunas, a veces muy grandes, que han desalentado a los que se sacrificaron por hacer algo en su seno y en su nombre, que es el nuestro, el de la Organización, el de la C. N. T. y las ideas libertarias, al verse desatendidos por elementos de valía, viéndose obligados, al ser privados de ellos, a no poder realizar la obra cultural social y revolucionaria que desde su creación se marcó a « Mosaicos Españoles ».

Comprendo perfectamente a los compañeros que últimamente regían las actividades de « Mosaicos », cuando dicen : « que para organizar y realizar solamente espectáculos que den solaz y esparcimiento a los que, no siendo de nuestros medios, facilitan, eso sí, ingresos económicos, pero no más, acudiendo a esas distracciones, creemos no valen la pena los desvelos, trabajos y sacrificios que comportan esas veladas económicas, si, por añadidura no se realiza la verdadera labor educativa y social que las actividades ausentes actualmente significan, mejor es que desaparezca de la escena social, revolucionaria, ideológica, cultural y artística « Mosaicos Españoles». Tienen sobrada razón para expresarse en tales términos.

Pero no debe fenecer « Mosaicos », sino todo lo contrario, renacer como el Ave Fénix, de entre sus cenizas de esa pasada y obligada actuación chabacana de veladas nocturnas. Para ello sólo se precisa que los elementos que nos prestaron su concurso antaño, vuelvan a ayudarnos con su saber artístico, cultural, teatral, técnico, etc., con su opinión, con su consejo, seguros de que, además de contribuir a una obra que nos dignificará a todos, serán escuchados y secundados por los profanos y que éstos no regatearán esfuerzo material y moral para realizar las directivas que tengan a bien proponer, siempre, claro está, que esté en las posibilidades de nuestro alcance económico inicial, en cada actividad a desarrollar.

Desearía que, por vía de la Prensa, o de viva voz en nuestras reuniones, fueran diciendo su opinión y presente cuantos crean de interés la existencia de « Mosaicos » y la continuidad de su labor solidaria, cultural, social, ideológica y revolucionaria.

En la prosecución de esa obra, se sentirán gratamente reconocidos, la Comisión Pro-Ancianos, los Mutilados e Inválidos, S.I.A., la Comisión de Fomento, las FIJL y el Centro de Estudios Sociales y Económicos, al estar un tanto seguros de poder llenar todos y cada uno de ellos la función que les fue encomendada, como a « Mosaicos » en su día, al ser creados.

Por mi parte, no sé en qué podría consistir mi aportación o grano de arena a esa empresa, pero digo, a la espera de lo que me pudiera tocar hacer : Presente.

A. BARRANCO

# El libertario y el medio

*(Continuación y fin.)*

Vale la pena esforzarse por pertenecer al número de nuestros semejantes que luchan por salvarse de cualquier mala situación. Perdidos unos jirones de nuestra condición humana hemos de preferir esforzarnos por recuperarlos a perderla totalmente defendiendo errores y faltas, culpas, en fin, que no tienen justificación ni defensa alguna. En la picota de nuestra propia conciencia hemos de colocar todo lo probadamente erróneo por muy nuestro que sea.

Desgraciadamente, son demasiados los hombres normales que persisten en el error por creer que si no lo defienden y justifican se disminuirían y arruinarían más su vida moral. ¿Qué obtienen, a la larga, con esta actitud? Perder todo, absolutamente todo el crédito social, si alguno tenían, y deshumanizarse hasta el grado de descender a más bajo nivel que las bestias, que los animales irracionales : a ser crueles — sólo los hombres pueden serlo — haciéndose daño a sí mismo, a ciertas personas que dicen querer y a las propias ideas que aman en cierto modo erróneamente.

Un sujeto se caracteriza como cruel cuando siente y comprende o sabe, en una palabra, por ejemplo, que su comportamiento perjudica a sus afines en ideas y sentimientos y a la mayoría de sus congéneres. Saber que determinado proceder hace daño y continuar hacitndolo un día y otro, años y más años, es crueldad. Pero observad a los que así obran sin que nada pueda ocultar sus conductas : las cosas y los hechos van pasando por encima de ellos doblegándolos, encorvándolos hasta deformar toda su psiquis trasformándolos en feas, tristes, repelentes figuras carentes de auténtica personalidad humana.

Cierto que la recuperación moral y mental del individuo humano que rueda o rodó por la pendiente de los errores consciente o inconscientemente es, generalmente hablando, larga, demasiado larga, penosa y costosa. He aquí por qué antes de adoptar una conducta determinada en la actividad social es preciso reflexionar si es o no consecuente con nuestra forma de pensar y sentir, con la ética del ideal, tácticas y finalidades, que han de armonizar, un día u otro recibimos el peor de los castigos : el dado por la conciencia, juez inflexible y supremo de todos nuestros actos.

¿Qué cosa peor puede sucederle al ser humano sensible, moral, que sentirse rechazado por los que ama, degradado de sus propios ojos o anulado como unidad positiva en la acción revolucionaria y en la lucha ética e intelectual de las que no puede prescindir?

Al sujeto normal, relativamente hablando, le es posible enmendar su comportamiento. Dejamos a un lado los casos patológicos o de embrutecimiento egocéntrico autoritario. Aunque en el primer caso a menudo no es tan fácil como parece debido a la falta de comprensión — y sobra de mediocridad — de personas que lo rodean. Estas, sufriendo los mismos o peores defectos y prejuicios, tienden a anularlo en el medio que actúa pensando, neciamente, que a su costa crecerá su popularidad y sus respectivas personalidades. Y, en efecto, así es : aumenta, considerablemente, lo maligno y estulto de sus personas mediocres, se deshumanizan más y más. Nada agradable es constatarlo.

No tengamos en cuenta a los mal educados o sólo en el sentido de contribuir a su recuperación moral, social y humana con el mismo interés que a la nuestra y a la de los seres más queridos. En el peor de los casos, frente a toda la incomprensión que nos rodee, hemos de poner en juego la voluntad positiva que nos faltó en otras ocasiones, esforzarnos por normalizar la conducta deseada, la aconsejable, por consecuente, aunque sea a costa de cambiar de lugar geográfico y de relaciones sociales.

El hombre con arraigadas ideas libertarias no se siente extraño ni solo en ningún medio ambiente por alejado que esté de otros ambientes que le son más agradables : su ideal lo acompaña siempre, y en donde vive siembra ideas cada día, todos los días del año, todos los años, con entusiasmo, sin descanso, feliz de poder hacerlo mientras le queden fuerzas. Algunas prenden en corazones y mentes nuevas de personas que acaban acompañándolo voluntariamente, dando el mismo ejemplo : no abdicando, amando y defendiendo la libertad por encima de todo.

Vale la pena luchar por ser moral no importa dónde ni con quiénes, pues en todas las latitudes hace falta desarrollar buena cultura psíquica y mental. Y el que alcance o recupere esta calidad humana que no la pierda jamás, que la defienda y la conserve con todas las energías de su ser, como lo más digno y preciado, frente a todas las miserias morales que lo envuelven, que son muchas, a todos los vencidos, a todos los mediocres. Estos son productos de una sociedad miserable y perversa, degenerada, que sólo considera moral al detentador de riquezas, y tanto más moral cuanto más inmoralmente las acumula en su provecho exclusivo en perjuicio de la mayoría de sus semejantes, amparado por leyes, políticas y resortes opresivos y dominación de un hombre por otro o por el Estado : por todo lo inmoral que, por injusto e inicuo, ha de desaparecer.

FLOREAL OCAÑA

## SUSCRIPCION
### PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

| | NF. |
|---|---|
| Suma anterior ..... | 9 83 |
| *Cahors* : Torner ..... | 10 00 |
| *La Rochelle* : Calvet ..... | 10 00 |
| *Dreux* : Hernández ..... | 10 00 |
| Menéndez ..... | 5 00 |
| *Houilles* : F. Giné y Dolores | 40 00 |
| *Narbonne* : A. Aguilera .... | 5 00 |
| *Vidaban (Var)* : F. Benitez | 5 00 |
| Prats ..... | 5 00 |
| FAI ..... | 3 00 |
| Anónimo ..... | 2 00 |
| A. Respaut ..... | 5 00 |
| *París* : Fernando Piñeiro .. | 2 00 |
| Antonio Carbó ..... | 5 00 |
| José Torres ..... | 10 00 |
| Zapete ..... | 10 00 |
| Falu ..... | 10 00 |
| Juan Manent (2 veces) .... | 12 00 |
| Aladino Huerta ..... | 4 00 |
| Rafael Marín ..... | 10 00 |
| Benjamín Gregori (3 veces) | 11 00 |
| David González ..... | 10 00 |
| Andrés Martí ..... | 10 00 |
| Silvestre Castillo ..... | 1 00 |
| Morales Ballesta ..... | 1 00 |
| José Arjal ..... | 10 00 |
| *F. Local de Combs la Ville* : | |
| Dieste ..... | 5 00 |
| Terraza ..... | 5 00 |
| Casals ..... | 5 00 |
| St-Maur des Fossés : ..... | 5 00 |
| *París* : Lajusticia ..... | 5 00 |
| Guillén ..... | 5 00 |
| S. Torralba ..... | 5 00 |
| Gual ..... | 5 00 |
| Sort ..... | 5 00 |
| Andrés Martínez ..... | 5 00 |
| Jacques y Berthe ..... | 5 00 |
| *Total* : .... | 265 83 |

NOTA. — La operación de la lista pasada en su total y resumen debe ser como sigue, y no como se transcribió :

| | |
|---|---|
| Total ..... | 1 317 43 |
| Pagos ..... | 1 307 60 |
| Sobrante ..... | 9 83 |

# Sobre equívocas interpretaciones de las ideas

EN no pocas discusiones que se suscitan en nuestros medios sobre ideas y el papel que se les atribuye en la orientación del Movimiento, saco la conclusión de que la equivocada interpretación de las mismas es lo que en muchos casos impide una mejor asociación de esfuerzos para vigorizar el Movimiento.

Una de las equívocas interpretaciones que da lugar a graves desvíos es atribuir a las ideas estrecheces que sólo están en la mente de los que tal limitación les atribuyen.

A las ideas se empieza explicándolas mal cuando se dice, por ejemplo, la idea anarquista, porque hay tantas ideas como anarquistas o posibles anarquistas. Y el conjunto de las ideas coincidentes es lo que se llama la doctrina anarquista o las teorías anarquistas.

Al llamársele idea, es condición fundamental de que sea la expresión del sentir de cada uno. Y para que puedan llamarse anarquistas han de estar libres de toda sumisión o predominio sobre nuestros semejantes. Porque su misión no es la de someterse ni crear poderes, sino la de destruir todos los poderes que se oponen a la libre convivencia entre los hombres.

Otra de las equívocas interpretaciones lo es centralizar la orientación del Movimiento en las ideas de los compañeros de los comités o del grupo de los « mejores », cuando debe ser expresión de la mayor cantidad posible de los componentes.

El cristianismo y el socialismo, cuando dejaron de inspirarse en el sentir de sus adeptos y centralizaron sus aspiraciones en la idea exclusiva de un Jesucristo o de un Carlos Marx como apóstoles indiscutibles, perdieron su movilidad, la influencia renovadora que fluía del conjunto de sus adeptos. Y anquilosándose primera y petrificándose luego, se convirtieron en una muralla de contención a todo avance de liberación humana.

El largo tiempo que se lleva machacando las verdades de nuestras ideas sin que logren vencer las dificultades que se oponen a sus realizaciones más que un mínimo que para muchos pasa desapercibido, da a no poca gente la impresión de que nuestras ideas y el Movimiento se han paralizado. Aunque así fuera, la culpa no sería de las ideas que expresan un sentido de justicia y ansia de libertad, sino de los idealistas que no pueden o no saben empujarlas con más vigor. Por otra parte, se ha de comprender que los esfuerzos de los militantes y del Movimiento no sólo se gasta en las conquistas de mejores condiciones, sino en la contención de las fuerzas retrógradas para que no se empeoren.

Entre las equivocaciones más flagrantes está la de confundir las ideas y el Movimiento con los partidos de izquierda o el llamado sindicalismo neutro, porque éstos, según el decir de los que no saben lo que dicen, avanzan y se ocupan de la clase obrera. El avance que se les puede probar es el de rodear de comodidades y altos puestos de mando a sus líderes; y lo de ocuparse de la clase obrera puede decirse que también se ocupa la tuberculosis, que es una enfermedad casi exclusivamente obrera, y no por ser obrera hace mejor obra que los partidos de izquierda o el sindicalismo partidista gubernamental.

Gran confusión ocasionan también ciertos intelectuales ininteligentes, que ubicándose en los extremos con cantos líricos o exorcismos pretenden remontar la idea a gran altura; cuando no encerrada en programas « prácticos » que hacen difícil su normal comprensión; lo que hace decir a compañeros de excelente conducta que ellos no se creen anarquistas, porque no pueden remontarse a la altura en que los intelectuales ponen las ideas, pasándoles desapercibido que, lo que con más claridad habla de las ideas, es la buena conducta en la lucha y en el ambiente que los circunda.

Cabe señalar también a los modistos que quieren recortar las ideas para ponerlas a la moda de cada época, e incluso de cada localidad, sin darse cuenta de que los que se someten a la moda se exponen a pasar de moda. Si las ideas son un resultado del sentir humano se comprende que su extensión es o puede ser universal. Y si ellas han de acompañar a la humanidad de todas las épocas no se las puede recortar para ponerlas a la moda de ninguna época. En cada tiempo y localidad puede haber diferencias de detalle, necesarias y aceptables en tanto no comprometan el contenido y no desvíen el curso de las ideas. No se libran éstas de la nebulosa interpretación a que conduce el nacionalismo. Y así, por ejemplo, hay anarquistas rusófilos porque nacieron en Rusia; americanistas porque nacieron o simpatizan con América; españolistas porque nacieron en España. Y descendiendo por tal pendiente, cabría preguntarse cómo deben llamarse los que nacieron en Creta...

Termina este trabajo apenas empezado el tema; quedando sobre interpretaciones muchos puntos oscuros a aclarar, tales como el todo o nada, el salto mortal, el puritanismo y otros que debieran ser de clarificación permanente para que la incomprensión no detenga el curso de las ideas y las equivocas interpretaciones no las desvíen de su cauce.

Serafín FERNANDEZ

# A quienes perdieron la memoria

ANTE la reacción de los trabajadores del Interior, me doy cuenta de las naturales inquietudes de los compañeros, esta vez referentes a los años transcurridos en el exilio ante la indiferencia del proletariado internacional, añadiéndose otra etapa de inactividad revolucionaria que malogre por tiempo indefinido la liberación, no solamente del pueblo español, sino la de toda Iberia.

Yo me asocio a esta humana y natural impaciencia, sin ser de los que, dejándose llevar por el pesimismo o convencidos íntimamente de su propia impotencia, serían capaces de pactar con toda la mascarada católico-falangista que ahora se proclama contraria a Franco, su jefe de antes.

No, amigos. No se trata de apartar a Franco para remplazarle por igual pieza con otro nombre; ni de prepararles el trampolín a jefes de organizaciones y partidos. De lo que se trata es de acabar terminantemente con el fascismo.

Es muy lamentable que hombres nuestros hayan olvidado, o simplemente desconsiderado, conductas corrosivas de la política que podríamos llamar Parque de María Luisa, encarcelamientos gubernativos, clausura de nuestros sindicatos, Casas Viejas, comisiones paritarias impuestas, etc., hechos que no se mentan por venganza u obstáculo, sino porque son historia, es decir, experiencia. Si a lo que se califica de masa es posible moldearlo, a las personas conscientes no se las puede considerar de la misma manera. Y no es que rechacemos alianzas, compañeros. Pero hemos vivido tanto, que hemos de meditar ciertos contactos antes de aceptarlos o rechazarlos.

Si verdaderamente las centrales sindicales del mundo fuesen antifascistas, tiempo haría que Franco no existiría y el mundo entero estaría libre de tiranos. Pero en el sindicalismo mundial hay de todo menos sindicalismo sano, y si hay que dirigirse a él para mociones y dolares, toda gestión huelga. Lo que la C. N. T. precisa, lo que la C. N. T. reclama de los trabajadores de todas partes, es decisión, acción revolucionaria contra el franquismo, contra los totalitarismos. No se conforma nuestra central con percibir limosna, aunque nos la concedan para los presos. Estimaríamos un vigoroso impulso que hiciera innecesarias las caridades y las inútiles resoluciones. Bien que se arme ruido, pero de característica solidaria. Precisamos un saludable despertar de nuestro pueblo, y este puede conquistar merced a la actitud del proletariado exterior impidiendo toda ayuda comercial o financiera al poder franquista. Con solo una huelga mundial de cuarenta y ocho horas, la economía franquista quedaría asfixiada y nuestro pueblo comprendería y secundaría. Mas, hablando claro, los políticos de todos los países conocen la preponderancia del anarquismo en España, la simpatía de los trabajadores hacia la C. N. T., sienéo esta la circunstancia que hace que la liberación de nuestro país les interese en mínimo grado. Haremos con ellos tantos pactos y tratos como se quiera, pero en el fondo son enemigos de la C. N. T. tal como en español siempre la hemos concebido. Si se tratara de convertir la C. N. T. en organismo político u amorfo, entonces sería otra cosa.

Los militantes de la C. N. T. no tenemos miedo de ser absorbidos cuando nos manifestamos en conjunto con los ajenos. Pero siempre estamos dispuestos a que con variaciones no se merme nuestra personalidad libertaria. Yo admito, sin temor de ninguna clase, estar presente en tribunas mixtas como cenetista. Pero siempre procedería como cabe; siempre ha de proceder en cenetista todo militante que en semejantes actos sea invitado a pronunciar su palabra. En donde quiera que estemos hay que acentuar lo nuestro, que pregonar sin tapujos nuestra finalidad. Estamos con otros para echar a Franco, pero, ¡ah!, que no se nos exija sordina «para no desentonar». Buenos chicos, siempre, pero no pobres diablos.

Que se establezca un programa mínimo de reivindicaciones para elevar la situación del obrero español a la condición del extranjero, sea. Precisamente los cenetistas en ello tenemos tema: *Primero:* Abaratar la vivienda e higienizarla. *Segundo:* Reducir el coste de la vida, con exigencia de naturalidad en los alimentos. *Tercero:* Reducción de los horarios de trabajo para mejorar la salud y la instrucción de los trabajadores. *Cuarto:* Supresión de las ocupaciones inútiles. Y *quinto:* Libre y gratuito acceso a los centros de educación primaria, secundaria, de formación profesional, de cultura física, de importancia universitaria.

Estas conquistas darían personalidad y beneficio al proletariado español y al mismo tiempo la conferirían a la C. N. T., puesto que sin ella será imposible elevar el capítulo de mejoras. Tal vez se trate de dificultarnos a los cenetistas, en cuyo caso volveríamos a hablar claro, pues, aunque tratables, somos integérrimos, y si nos avenimos a componendas antifranquistas y de beneficio popular, no somos aptos para cambiar de ideas como se cambia de domicilio.

M. HERNANDEZ

## «Il miracolo italiano»

*(Viene de la página 4.)*

97 por 100 de huelguistas y como los industriales no pueden renovar su personal.

Por su parte los obreros de la construcción han realizado finales del mes pasado una huelga menos estruendosa que la de la metalurgia, pero extremadamente eficaz. De carácter limitado en cuanto a duración, pero extendido por capitales y pueblos de todo el Norte y Centro del país. Se reafirma además el método de la acción directa. Los sindicatos tratan con las empresas sin aceptación de intermediarios y sin ingerencia de partidos.

### CARENCIA DE MANO DE OBRA

Hasta hace poco era Italia venero de mano de obra barata. La extraordinaria expansión industrial crea un nuevo problema. Una estadística reciente generalizada a los países adherentes al Mercado Común refleja una marcada carencia de mano de obra especializada. Se teme una reducción en la producción industrial en toda Europa occidental si no se logra en plazo inmediato cubrir los cuadros técnicos y especializados. En Italia se presenta este fenómeno con caracteres netamente acusados debido a que una parte de sus obreros especializados sigue pasando las fronteras en busca de condiciones allí aún no logradas. Los grandes industriales realizan un esfuerzo para retenerlos y en parte lo logran.

Pero ya no se trata exclusivamente de la mano de obra especializada. Francia, Suiza y Alemania realizan esfuerzos para obtener incluso simple peonaje. Italia va reabsorviendo actualmente su mano de obra disponible. Y lo realiza a un ritmo acelerado. A ello nos referiremos la semana próxima abordando otros pormenores significativos de los contrastes sociales existentes dentro de un mismo país. País evolucionado pero con sectores hambrientos en una Europa evolucinada que cuenta con parientes pobres, no invitados al banquete pantagruélico que a diario acometen los parientes ricos, establecidos en « jefes de familia ».

Producir mucho y bien es un principio de mejoramiento si va éste acompañado de una distribución racional. Pero el principio económico que rige la sociedad capitalista no podrá solucionar el problema social, pues mantiene castas y jerarquías. Nos referimos por igual a Italia como a Inglaterra o Rusia. Capitalismo de Estado no significa usufructuación armónica de las riquezas sino su control por parte de una casta gobernante. Es también concentración del capital y no precisamente en beneficio del pueblo cuyo único capital consiste en su capacidad física para ser explotado y producir...

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

*Rédaction et Administration*
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

## 1909 - 1962

# 53 AÑOS

**ESO es el aniversario del fusilamiento de un maestro en la España Negra, la puñalada sangrienta contra la Escuela Moderna.**

**Maura, Lacierva, Bugallal mataron a Francisco Ferrer Guardia por presión vaticanista. El innovador estorbaba y la semana antimilitarista de Cataluña (julio de 1909) dio el pretexto. Ferrer había escapado a las garras del jesuitismo dos años antes con motivo del proceso que sufrió junto con Nakens, en el cual se probó que ambos encausados no fueron cómplices del regicida compañero Mateo Morral. Pero la alimaña clerical quedó al acecho en espera de una oportunidad más favorable.**

**Se fusiló al maestro y se prohibió su Escuela. Tuvo que intervenir el liberalismo para que las puertas de aquélla se reabrieran. Y fue auténtico delito que republicanos y sindicalistas no se tomaran a pecho la práctica de la enseñanza racionalista. Aparte escasos puntos luminosos, el resto del país quedó en la semioscuridad de las enseñanzas oficiales, un 90 por 100 intervenidas por los sempiternos enemigos de la educación libre.**

**En nuestros medios — los más indicados — no se ha hecho lo posible para implantar y enriquecer el método racionalista de Ferrer Guardia. Sin mala voluntad, en la mayoría de los casos; con mala voluntad, en los menos. Se ha postergado la Escuela Moderna y años después se la ha motejado de anticuada. « Lo oficial de hoy la ha superado », se arguye. ¿Cómo y de qué manera? Las bases morales de la Escuela Moderna ningún estamento estatal o privado las ha seguido y ultrapasado a pesar de los 53 años en que Ferrer Guardia no existe. Frente a nosotros observamos más de una generación conocedora — y no excesivamente — de la gramática, la aritmética y elementos profesionales. En geografía, particularmente la humana, esta juventud que nos envuelve no está fuerte. Se va a Andorra a ver toreros y al Serrallo tarragonés para encontrar la calle de las Sierpes. Y España está a dos pasos de Marsella, de Perpiñán y de Burdeos. Y se corrompe presuntuosamente nuestro idioma a cargo de gramáticos que no se llaman Bataillon, Cassou y demás hispanistas, ciertamente. Lo tan corriente de « desperados » (desesperados) y la italianización de vocablos españoles (« madona » por señora, « signorina » por señorita), más eso de Tarrosa por Tarrasa, y lo bufo de Hernandés, Fernandés y Galegó, nos ilustra de cómo la cultura extranjera no es tan extensa como creen ciertos españoles avisnados.**

**La Escuela Moderna, cual el anarquismo, está por asimilar todas las novedades y todos los atrevimientos pedagógicos, científicos y morales. Nunca dijo Ferrer Guardia : « esto digo y de aquí no se pasa ». Pero sucedió que muchas escuelas racionalistas murieron en su intento de ser, por clausura gubernativa, persecución de los profesores, o por carencia de medios económicos en sus iniciadores. Cada huelga fuerte, cada conato de revuelta, cada situación política delicada, determinó un colpso en la enseñanza racionalista y cla-**

LOS CINCO FUSILADOS: *Ramón Clemente García, deficiente mental, por haber bailado con el esqueleto de una monja. José Miguel Baró, por haber estado en las barricadas de San Andrés de Palomar. F. Ferrer, por haber fundado la Escuela Moderna. Eugenio del Hoyo, Guardia de Seguridad, por haber hecho causa común con el pueblo. Antonio Malet Pujol, por haber sido visto con un grupo de revolucionarios.*

**ro, en estas condiciones de inseguridad la Obra caudal de Ferrer Guardia no ha podido ser mejorada ni siquiera continuada. En el Exilio hemos tenido ocasión en niños, dineros y profesores, y no hemos hecho nada. Cierto es que la escuela oficial empuja a los alumnos hasta el logro de situaciones; pero también lo es que nuestros hijos transcurren cinco o seis años en las aulas en situación estacionaria, y este período, compañeros, era el nuestro, el aprovechable para la Escuela Moderna a fin de dotar a nuestra prole con una moral afin, con una solidificación del idioma natural antes de adquirir el del país adoptado. Y cuando en España concurría la necesidad de una preparación utilitaria, ésta se obtenía en la Escuela Natura de Barcelona, la cual destacaba alumnos a la Normal de Maestros. Es un ejemplo...**

**Esta es la obra positiva que en el Exilio debía repetirse en vez de nerdernos en arranques sin consecuencias, en soluciones preventivas, en discusiones interminables, en frivolidades que no lo parecían, y, últimamente, en condenaciones de una Obra educacional, tan inmensa, que no llegamos a alcanzarla con nuestros ojos de personas cansadas, o que no entra en nuestro espíritu de luciérnagas, cuando la altitud y diafanidad de nuestras ideas exige mucha más luz de la que ofrecemos a la generación propia que nos sucede.**

**¡Que la Escuela Moderna no adelanta! ¿Qué es lo que hacemos para que marche y ejemplarice? Nada. La teoría existe, pero no la práctica, y claro, aquélla periclita, se anquilosa, igual que el dedo que no se mueve, el idioma que se descuida, la nave olvidada en el puerto.**

**De la misma manera que el individuo que deja de comer muere, igual las ideas, las teorías, las iniciativas perecen sin el entusiasmo actuante y renovado de los hombres.**

**« Ellos » mataron al hombre. ¿Enterraremos nosotros a su Escuela?**

# TROFOLOGIA

por Angel Samblancat

MISIA :

Me reportan que va usted descuidándome por tea-rooms y salas-concerts, rumoreando entre sus elegantísimas amistades que yo — el ama de cría de su herederillo — soy nada menos que todo un pispajo, como un copalta de nueve reflejos.

Vamos, señora mía, si usted lo tiene a bien; sin repulgos y pirlipimpines, como acostumbra esta servidora de sus humos, que a Dios y al ayayay les canta las cuarenta.

Me inculpa usted de haber salido de su casa con una pacotilla, que a cualquier contrabandista andorrano o del campo de Gibraltar le diera mareos.

Yo dejé ahí mis labores de crianza, porteando un lío, que no era más que un pañuelo de los dichos de yerbas, atado por las cuatro puntas, y que contenía, si no estoy trascordada, lo siguiente :

1) Una camisa de desecho de usted, que en levantadas y rebatidas, ascensos y redescensos, dejara enano a un elevador; y había en esos vaivenes perdido la mitad o más de su ser.

2) Unas medias de nailon, con más carreras que un hipódromo y más solturas que un potrero; y por cuyo enrejillado de locutorio monjil, se me veían a mi hacia atrás los tomates del talón, y por delante el ramo o racimo de percebes de los decos del arrastre.

3) Un par de zapatos de su marido de usted para mi hombre, que habían hecho música cuando Dios quiso, pero, que ahora, a fuerza de ir su poseedor primitivo a topacarnero con las domésticas, se pisaba contra ellos, al caminar, con el contrafuerte; y al menor paso que con los mismos se daba, se morían de risa por bigotes y comisuras labiales.

4) Un peine, cuyas brechas eran unos ojos de puente por los que pasara enfilado el Ebro, porque estaba más desdentegado que mi abuela.

5) Un vasículo de necesidad, que me advirtió usted podíamos aprovechar en casa para sopera; y servirnos, al llantarnos de ruedas, el « recau ».

6) Y quizá tres o cuatro frioleras más del propio talle de avispa y del mismo tenor de ópera.

¿Pude con toda esta desperdicialla afarolarme en el pueblo y plantar unos grandes almacenes de « El Louvre »; ni siquiera aperturar en el mercado un cajón de betas e hilos, o lanzarme con él al cuello a vagabundear por ferias y zocos de la comarca, más zueca que la cordión?

Póngase la mano en la esterilidad del pecho, hecho un erial con agujas da radio. Y saliendo de su mutismo topo, contésteme.

La verdad es que yo abordé los lujos de su vivienda, con dos queserías y mantequerías bien molledas debajo de la barba; y regresé al ejido y a mi llar con las banderas de dos trapos de cocina a menos de media asta al balcón.

El escuintle de usted, con cuyas hocicadas y chupandinas compitió su papá, se me había comido. Y casi no me quedaba, en mi persona, piltrafa colgando por devorar y que no me hubiese sido bieldada.

Mi arrejunto, al abrazarme recobrada, se quedó estupefendiente y desmartillado, hecho una grava de la carretera; de lo trasminada que me halló.

Me dijo que no me apretaba contra sus ensundias, para que no quebrase. Y porque era imposible conmigo poner en práctica el « dictat » que nos diera el cura al casarnos :

— Amáos como los conejos y sed felices. Dios ha hecho de cada uno de sus conventos una madriguera para madrigar. Padrigad como Santos Padres de la Tebaida.

Por eso, acaso tenga usted razón, señora; y sea yo tan desnaturalizada como usted va entre opiómanos radiofonando.

Yo cometí un robo, al dar a mi pequeño a criar a una cabra, que me lo escuchimizó. Mientras su cachorro de usted echaba posadera en mi regazo, con la leche de 24 quilates, que yo por cuatro cuartos les vendí, y que era de mi miocho.

El hambre y la miseria me lavan a mí de reatos. Entre el rentero y el fisco nos tenían en las clavijas de los huesos.

Pero, a usted que estaba como una vaca, siempre de bruces sobre el pasto tierno, ¿qué es lo que la puede justificar y absolver?

Usted ha libado el placer de engendrar a su rorrillo.

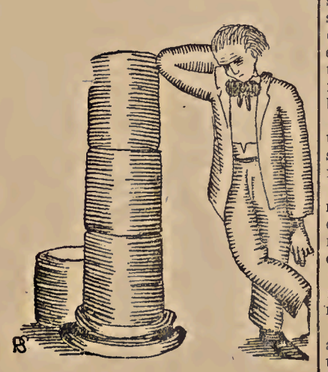
Pero se descargó en mí de las corveas de transportarlo atravesado a lomos; de asearlo y de amamacharlo; de subirlo del suelo al cielo en mis alas; de enseñarle a pedalear, a reír y a balbucir.

Es cabalmente en lo que consiste la gracia divina de ser madre.

Descinchárselo anestesiada del seno, en el que el automatismo de las carnes lo configura y le da forma, no es más que ser una sor, una bruta; quitarle a la vida lo mejor de lo que es suyo; no estar más que para gayangos y morongas; llegarle apenas al pelo a una moroga, con el vientre fricoteado de tejas.

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«Quinet»



PRECIO : 5 NF

# CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

## «Il miracolo italiano»

EL desarrollo económico que ha alcanzado Italia en los quince años últimos es de una tan neta evidencia que poco cuesta al espíritu frondoso de sus habitantes el hablar de « milagro ». La exuberancia industrial de las regiones Norte y Centro es tal que pasa de estruendosa. El nivel de vida marca un seguro ascenso. Ciudades y pueblos dan prueba de esplendor progresista con sus construcciones modernas, sus anchas calles, su transporte automóvil modernísimo, su abundante comercio y sobre todo por la proliferación de fábricas y talleres.

El « mezzogiorno » recoge algunas migajas del diario banquete norteño, pero el contraste es brutal entre la miseria de los unos y la provocativa riqueza de los otros. El « milagro » será tal cuando las situaciones económica, política y social de todas las regiones de Italia lleguen a armonizarse entre sí. Es cosa lejana pero no improbable. Podría comenzar a realizarse desde ahora — como da de ello prueba Danilo Dolci — un vasto plan que en pocos años daría resultados notables. Pero los capitalistas italianos quieren jugar sobre seguro y no arriesgar fondos allí donde las ganancias son aún aleatorias. El comercio se ejerce hacia las fronteras norteñas, no hacia Grecia pobre, ni hacia el Africa convulsionada, ni hacia los Balkanes de economía dificultosa.

A la caída del fascismo el hambre fue el común denominador de todas las provincias. Bandadas de chiquillos narapientos corrían las calles en busca de un hipotético mendrugo, vendiendo cigarrillos por unidades, no por paquetes, mendigando y... cuando se trataba de escuálidas chiquillas, haciendo el aprendizaje de la prostitución. Se veía tal cosa en Milán, en Roma o en Génova. Era el « sciucia » tan conocido en Génova como en Nápoles. La obra magistral de Vittorio de Sica, que ha transmitido mundialmente la pantalla, se afirmó en una realidad múltiple pero bien concreta, no inventada. Apenas son inventadas por su expresión alegórica algunas secuencias de « Milagro en Milán », de « El Techo », o de « El oro de Nápoles »... Pero nada tan crudamente realista como su « El ladrón de bicicletas », para reflejar la situación de Italia entera hasta por lo menos el 1955. El cine italiano ha sabido captar la actualidad del país en todas sus esferas marcando los periodos de progresión social y poniendo de relieve los problemas más agudos, que requerían y que requieren soluciones perentorias. Con Vittorio de Sica puede citarse toda una pléyade de cineastas que han dado prueba de inquietud y de honradez de propósitos a través de « Paisa », « Roma, ciudad abierta », « Il bidone », « Treinta años de desgracia », « La dolce vita », etc., etc.

### EUFORIA INDUSTRIAL Y AGITACION SOCIAL

Las huelgas se suceden a las huelgas en todos los sectores industriales, sumando millones los participantes. La prensa de todos los países da de ellas detalles abundantes. Recientemente se hacía mención al sector de la metalurgia, en el que mantiene una alternancia que va del 88 al 97 por 100 de huelguistas en algunas fábricas. La FIAT se clasifica entre las firmas más reaccionarias. No obstante acaba de dar una sorpresa depando atrás a los industriales de su ramo, firmando contrato aparte con los Sindicatos. Concede una serie de ventajas económicas que prontamente quedarán en retardo. Creen los directores de la FIAT que de todas las maneras gozarán de un período de descanso en tanto los otros industriales se mantienen en la negativa. En toda la vasta región del Norte son hoy la FIAT y la Olivetti las que han logrado la « paz social ». Merece la Olivetti mención especial y extensa que no corresponde a la presente crónica. No puede confundirse con la FIAT, en la que rigen condiciones extremadamente reaccionarias y esclavistas. FIAT y Montecatini son las dos firmas más fuertes de la gran industria italiana. Las dos firmas más fuertes, cuyas acciones corresponden en mayor cuantía a los fondos del Vaticano. FIAT construye, además de automóbiles, camiones y motores para diferentes usos, toda una vasta serie de aparatos para los hogares : sobre todo refrigeradores y tiene filiales internacionales de envergadura como la SIMCA. Montecatini controla industrias metalúrgicas, químicas, textiles, fotografía y hasta productos agrícolas con sus derivativos : leche, queso, mantequilla, sin olvidar las minas y las más importantes canteras de mármol. Los más heteróclitos productos pasan por su control.

La agitación social corre parejas con la euforia industrial en una cadena de lógica continuidad. La riqueza general se acrecienta a base de estas huelgas, que arrancan derechos y ventajas que van situando al obrero italiano en un nivel equilibrado con los países europeos vecinos. Queda mucho camino aún pero se hallan en vías de lograrlo. Los obreros de la construcción van a la zaga de la metalurgia, a la cabeza de otras industrias menores que también despiertan y se revelan atrevidas en la acción reivindicativa. Los albañiles italianos tienen en el mundo entero fama de capaces, rápidos y hábiles. Circulan menos ahora hacia la frontera. Los edificios se elevan en Italia con la proliferación de los hongos en épocas de cálida humedad. Los obreros de la construcción saltaron sobre la ocasión y en lucha enconada han logrado jornales más honrosos y trato más digno. No se les verá ya compitiendo con los albañiles de Francia, Suiza o Alemania, ni siquiera a título de temporeros. Salvo que en Italia se produjera honda crisis y se volviera a situación incierta.

### LA ORIGINALIDAD EN LAS HUELGAS

Difícil fue en Italia reemprender con eficacia una acción sindical de amplitud. La desorientación primó a la caída del fascismo y motivó cierto retardo acrecentado éste por el afán que cada partido o tendencia evidenciaba para controlar el máximo de adherentes. Pareció una solución oportuna la constitución de una Central Unica. En su hora combatimos en Italia misma y desde fuera lo que hemos considerado un error táctico de los libertarios italianos ante la emergencia. Afirmábamos que la Central Unica desaparecería en fecha próxima reclamando autonomía propia cada tendencia. Y que los libertarios quedarían así sin una base de apoyo, y sin adherentes, puesto que al mantenerse fieles a la unidad no organizaban sindicatos de orientación anarquista. Así fue. Cada sector recobró su independencia. Ganaron la partida los comunistas, quedando a su cargo el mayor número de afiliados, aunque con el tiempo han ido perdiendo su influencia en beneficio de los demócratas cristianos. La U. S. I. ha quedado reducida a un punto ya minúsculo, que pese a esfuerzos improbos de un puñado de militantes, la U.S.I. no cuenta hoy en la partida. No cuenta en la tremenda vorágine de conflictos que a diario se suceden y que abarcan a millones de trabajadores que en su mayor parte ignoran la existencia de la U.S.I. y nada saben de tácticas y orientaciones libertarias. No obstante, sus militantes intervinieron recientemente en los sucesos de Torino.

De ahí que las luchas sindicales en Italia se hayan mantenido bajo el signo de los partidos, respondiendo a eventualidades políticas circunstanciales y que los obreros no han sido tiempo atrás más que juguetes de los dirigentes.

Con todo ello se ha producido un fenómeno digno de minucioso estudio. La competencia entre partidos que intentaban lograr la hegemonía del centro sindical ha conducido a unos y a otros a presentar reivindicaciones cada vez más atrevidas. Se han constituído además grandes sindicatos autónomos que han forzado la marcha dando una nueva tónica a la lucha. Se reclaman paralelamente al aumento de jornales consideraciones sociales que sitúan al obrero en un plano cada vez más elevado en cuanto a sus derechos a la participación en la orientación de la economía. No se trata ya de la mentada « participación de los beneficios », que constituye en el fondo solemne engañifa. Lo que se quiere es que el sindicato controle a fondo los beneficios, siguiendo al día la evolución de la producción en razón a las transformaciones modernas aplicadas a la industria y que van aumentando el ritmo de rendimientos. Lo que se exige es que los obreros gocen de prerrogativas que permitan el desarrollo de su personalidad y la formación de una conciencia social eficiente.

Cuéntase que en principio era difícil lograr arrancar la unanimidad para declarar las huelgas. Un gran porcentaje de obreros, atemorizados o hambrientos, se mostraban reacios a la lucha. Fue necesario lanzar campañas reivindicativas concernientes al grueso de una industria y no a firmas aisladas. De esta manera los motivos de una huelga aprecian más claros y más generales.

Pero la originalidad de las huelgas reside hoy en que se realizan de forma que es posible controlar a todos los obreros de una industria que ejercen una ocacción moral de ejemplo y de presencia. Las huelgas se realizan en el interior de las fábricas a base de horas alternadas : una hora de trabajo, otra de huelga. En la jornada resultan cuatro de huelga y cuatro de trabajo. Es así como se obtiene hasta un

*(Pasa a la página 3.)*

# Notas de actualidad

### LA EMBAJADA FRANQUISTA MIENTE Y DESMIENTE

LOS diarios de España aparecidos un día del mes de septiembre próximo pasado dieron la noticia de haberse celebrado un consejo de guerra en Barcelona, en el cual se pidió —a cargo del fiscal— pena de muerte contra Jorge Conill Valls, veinticinco años de presidio contra Marcelino Jiménez Cubas y veinte años de la misma pena contra Antonio Mur Peirón. La acusación se fundó en el estallido de unos petardos que no causaron daño a nadie, quedando aún la inseguridad de que los procesados fuesen los causantes de esos estallidos antifranquistas. Lo único seguro es que los tres muchachos —puesto que de muchachos se trata— forman parte de las Juventudes Libertarias, cosa que contraría grandemente a Franco y a sus policías, empeñados en que en España todo el mundo sea comunista menos los frailes y los militares.

El mismo parte aseguraba que la condena no se haría pública hasta que la aprobaran las autoridades militares superiores, y como esa publicidad no se hizo efectiva durante semanas, fue lógico suponer que la pena capital recabada en el tribunal castrense contra Conill estaba silenciosamente confirmada. Pues bien. Cuando la Prensa mundial dio por seguro el próximo sacrificio sangriento del joven Conill, nos sale la Embajada franquista en París con una nota radiada y publicada en los periódicos desmintiendo que Jorge Conill haya sido condenado a la última pena, asegurando en cambio haberle sido aplicada la pena de cadena perpetua, con la adición de haber sido cargado con veinticinco años de cárcel su compañero Jiménez Cubas y con dieciocho años, también de encierro, el otro compañero, Mur Peirón. Como se ve, las penas son enormes, desproporcionadísimas para el delito que, sin probarlo, se les atribuye. Pero el que Conill no haya de pasar por el cadalso, cuando menos da un respiro.

Con todo, pese al «mentis» del embajador de Franco, los antifranquistas seguimos creyendo que el fallo de pena de muerte contra el joven libertario estaba bien determinado, pero la grey militar-franquista ha dado un paso atrás por temor a las consecuencias. No en vano la intelectualidad, la publicidad y los sindicalismos extranjeros intervenían. El escándalo de un probable asesinato de un casi niño arreciaba indignadamente en los medios civilizados, y sólo faltaba el secuestro del vice-cónsul franquista en Milán para que la protesta adquiriera proporciones colosales.

Es gracias a la misma que el joven Conill no ha sido ejecutado.

### CATASTROFES

En el número de «Crónica Ilustrada», dedicado a las inundaciones de la provincia de Barcelona leemos en comentario final la siguiente parrafada :

«Miles de millones de pesetas de pérdidas. Más de mil muertos hasta el momento. ¿Cuál es el platillo que pesa más en la balanza? Las fábricas volverán a elevarse, las máquinas volverán a funcionar, las casas serán reconstruídas, las calles pavimentadas, las farolas puestas en su sitio, y los cables de alta tensión, y los postes y los puentes. El tren volverá a pasar (¿será el tren?) y los coches volverán a transitar y aquel que se bebió la botella de coñac habrá vuelto a su casa y lo habrá contado todo a los suyos. Pero, ¿quién devuelve la vida a los muertos? Esa es la terrible, tremenda pregunta que nadie se atreve a contestar.»

Es la misma pregunta que debieron formularse los ejecutores de los cobardes bombardeos aéreos de Madrid, Barcelona, Castellón de la Plana, Guernica, Figueras y demás poblaciones españolas, mandados cumplir por el general Franco con idea de desmoralizar y aterrorizar a la población civil de la zona republicana. En aquellos trágicos destrozos debidos, no a la ciega furia de la Naturaleza, sino a la barbarie franquista, perecieron muchos miles de personas no incursas en servicios de guerra, puesto que se trataba de personas de toda edad y de ambos sexos. En día de tempestad el crucero «Canarias» bombardeó a ciegas la barriada de la Sagrera, en Barcelona, y muchos vecinos de la misma se refugiaron en un túnel ferroviario en construcción, donde les atrapó y sepultó una avalancha de agua y barro, y allí deben estar aún los cadáveres de sesenta mujeres, niños y unos pocos hombres que, huyendo de la metralla franquista, encontraron muerte tan espantosa como la sufrida ahora por más de mil vecinos de Sabadell, Tarrasa, Rubí, Molins de Rey, San Adrián del Besós y algunos otros lugares...

### EL CASO CONILL VALLS

PARIS. — El corresponsal particular de « Le Monde » en Madrid, comunica a su periódico :

«El joven estudiante catalán Jorge Conill Valls, para quien el fiscal, en la vista de la causa celebrada en Barcelona el día 22, pidió la pena de muerte, comparecerá en breve ante el Consejo Supremo de Justicia Militar de Madrid.

»Se cree saber que el consejo de guerra le había condenado a treinta años de reclusión. (Las agencias de prensa hablaban estos días de una condena a muerte, pero de hecho la sentencia impuesta por un consejo de guerra no se publica si no después de ser ratificada por el capitán general de la región). Y el de Cataluña parece ser que se negó a ratificarla.

»El señor Conill Valls, de 23 años, y que cursaba el tercero para la licenciatura de Química, está acusado de colocar bombas — más bien petardos — que estallaron en Barcelona la noche del 30 de junio. Con él fueron juzgados los señores Jiménez Cubas y Mur Peiró, para quienes se pidieron condenas a veinte años.

»Por la capital catalana se han repartido octavillas. En ellas se dice : «No es necesario hacer una víctima que se añada a los centenares provocados por la reciente catástrofe. »

»Por otra parte, el diplomático español don Julio Cerón Ayuso, uno de los fundadores del F. L. P., que había sido condenado a ocho años de cárcel en 1958 y que se beneficiaba con diversas reducciones en su condena, había de salir de la cárcel de Valladolid el día 2 de octubre. Pero sigue en ella. Se ignora por qué razones el líder del F. L. P. no ha sido libertado en la fecha prevista. Pero se recuerda que según el reglamento español de cárceles, se puede privar a una persona de libertad provisional si se prevé que el beneficiado no va a llevar « una vida honrada y pacífica. »

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis